

sortent au grand avantage de la conversation. Voltaire n'avait peut-être pas tort de dire qu'il professait une égale confiance pour l'histoire et pour les cancans de son quartier : il jugeait néanmoins que l'histoire avait parfois son utilité et même qu'elle était parfois assez amusante. Il y a des romans qui méritent de rester gravés dans le souvenir. Pourquoi ne pas considérer l'histoire, quand eile est bien racontée, comme une œuvre romanesque d'un certain mérite? Que nous importe, en somme, que la Cordoue des califes ait été, oui ou non, une cité immense, qu'elle ait renfermé d'innombrables trésors, qu'on y ait célébré la miséricorde de Dieu et accompli toutes sortes de débauches?

Dans ma pensée, il est aussi fâcheux d'avoir foi dans l'histoire que de se montrer trop sceptique à l'égard de ses enseignements. Les légendes les plus incroyables reposent presque toujours sur un certain fond de vérité. L'histoire officielle, aussi bien que l'histoire indépendante, a été souvent altérée; tantôt ce sont les passions et les intérêts du moment qui en ont défiguré les décors et travesti les personnages : tantôt, le seul caprice des écrivains en a contrefait la trame et les contours. L'histoire a mis en lumière et conservé pour quelque temps le souvenir de héros plus ou moins fantaisistes; elle en a exagéré à sa guise, pour les besoins de la mise en scène, les mérites et les défauts. Faut-il le re-

gretter? J'hésite à le croire. Les types légendaires qu'elle a conçus peuvent être cités à l'occasion comme des exemples de bien ou de mal : c'est tout ce qu'on peut raisonnablement lui demander. Émettre sans pitié des doutes sur les grands profits de ses peintures, c'est faire acte de myopie dédaigneuse ou d'orgueil mal placé : myopie, parce qu'en somme, il est évident qu'en plongeant les regards dans le passé, il doit bien y avoir quelque chose à regarder ; orgueil, parce qu'en ce monde il faut savoir se contenter de peu, et qu'il serait peut être exorbitant de prétendre non seulement connaître les choses comme elles sont, mais, qui davantage est, comme elles ont été. Par contre, s'il est de bon goût d'admettre les grands traits de l'histoire, c'est montrer qu'on a dans le cerveau une pléthore de foi un peu excessive que de prendre au sérieux les petits détails microscopiques qu'on se plaît à nous rapporter sur le temps jadis.

En résumé, la sagesse nous impose de n'exagérer ni la confiance ni le scepticisme quand il s'agit des déclarations de l'histoire et de ne nous enthousiasmer pour les héros défunts qu'après avoir pris la résolution de les considérer comme des mythes. L'humanité aura certainement fait un progrès quand elle ne s'intéressera plus aux personnalités prétendues réelles du passé et du présent, quand elle n'a-

dorera plus d'autres idoles que celles qu'elle considérera comme absolument imaginaires. Le culte de l'avenir sera le culte de l'idéal. Les héros mythiques seuls ont droit à notre admiration sans borne et à notre religieux respect.

XXIX

OU L'ON TRAITE TROP BRIÈVEMENT D'UN SUJET SUR
LEQUEL ON NE SAURAIT TROP S'ÉTENDRE.

A la retournée dans notre hôtel, sur le *Gran Capitan*, nous nous sentons un peu amatis de nos excursions; et, malgré notre désir de ne pas attendre la média nocte sans aller de nouveau respirer l'air des orangers en fruits, nous nous résignons à demeurer tout le soir dans nos petites chambres. Nous trouverons d'ailleurs le moyen d'employer notre temps, car nous avons à aparoler sur la suite à donner à notre itinéraire.

Nos têtes sont littéralement attisées d'idées mauresques, au point que si un apôtre bien emparlé de l'Islam avait adonc surgi miraculeusement, il n'est pas impossible qu'il ait réussi à nous empaïenner à la foi de Mohammed. La doctrine du Coran a bien son charme et, plus que toute autre, elle florise la vie de l'homme.

S'il est vrai, comme l'a dit Jean-Jacques, que travailler à être heureux est un devoir de l'être sensible, c'est peut-être jouer en ce monde

un rôle de dupe que de ne pas s'enrôler sans ambage sous la bannière religieuse des califes. Sous cette bannière seule, on nous enseigne comme un précepte de bien jouir de la vie présente et on nous promet des félicités ineffables, dès que nous aurons franchi le pas. Les préliminaires de la conversion, il faut l'avouer, sont peu agréables pour les hommes et de nature à faire réfléchir un chrétien.

Ce qui sied mieux, pour l'instant, c'est de gagner tout d'une tire la léal ville de Cadix, où l'on rencontre sans doute des facilités pour parvenir au Maroc. Une fois sur le sol barbaresque, il appartiendra au Prophète (que la louange de Dieu soit sur Lui et sur Sa famille!) de nous inspirer une sainte résolution. J'ai déjà reçu, quant à moi, un petit acompte de baptême musulman; car, dans ma jeunesse, un envoyé du padichah de l'Irân me remit de la part de son gracieux souverain les insignes de l'ordre du Lion et du Soleil de Perse, et me donna en cette circonstance solennelle le nom de mirza *Assad-Allah*, qu'on n'a plus cessé de m'attribuer, depuis cette époque, lorsque je me trouve parmi les aimables et spirituels sujets de la patrie de Hâfiz et de Ferdaousi. Quant à mon compagnon de voyage, il sera facile de lui obtenir aussi la faveur d'un joli nom dès qu'il noustombera sous la main un dictionnaire quelconque de la langue maghrébine.

Voilà donc une affaire entendue. Demain

matin, nous prendrons des billets directs pour Cadix; et, un peu à contre-cœur, je l'avoue, nous incendierons Séville sur notre route, sauf à venir voir, lors de notre retour d'Afrique, ce que nos flammes auront épargné de la poétique capitale de l'Andalousie.

Dix heures sont sonnées : nous voilà en wagon sur la voie ferrée du finistère Ibérique. Un seul voyageur se trouve avec nous dans le compartiment où on nous a installés. Au bout de peu d'instant, nous apprenons de sa bouche que nous sommes en compagnie d'un éminent économiste (1) qui a consacré sa vie à l'étude des grandes questions sociales et qui s'est occupé surtout de l'inextricable problème de la femme et de son rôle dans les sociétés modernes. Le sujet est assez intéressant pour que nous ayons talent d'entendre un spécialiste espagnol exposer son système. Placé sur son terrain favori, les paroles échappent de ses lèvres comme les eaux fougueuses d'une cataracte : elles n'épargnent rien de ce qui semble de nature à gêner leur passage :

« La femme a été créée, dit-on, pour assister l'homme, en lui tenant la main, pendant les dures épreuves de la vie. J'ignore si le fait est vrai; car ce n'est pas à moi que le Créateur a fait une pareille confiance. Ce que je sais seu-

(1) J'ai peut-être tort de désigner le personnage en question sous ce titre, car il affectait de se donner celui de « sociologiste ».

lement, c'est que la femme n'a pas été donnée à l'homme pour lui assurer le repos. L'histoire nous apprend, en effet, que, depuis l'âge de la pierre éclatée jusqu'aux temps heureux où nous vivons, dans tous les siècles et sous tous les climats, ce ne sont ni les bêtes fauves des forêts et des jungles, ni les fureurs des flots, ni les feux du ciel en courroux, ni les ébranlements de la terre en ébullition, ni la pauvreté, ni la faim, ni la soif, ni les maladies, ni même l'ambition, qui ont causé le plus de soucis au chef du règne animal, mais bien celle que la Providence lui a octroyée pour être sa douce et gracieuse compagne.

« Loin de ma pensée de médire sur la plus belle moitié du genre humain. D'autres se sont chargés de cette tâche ingrate, et il n'entre pas dans mes goûts de leur servir de doublure. D'ailleurs, les opinions varient sur la valeur des femmes, et chacun défend la sienne. Moi qui fais les disputes, d'ordinaire peu agréables, je donne raison à tous, et je me contente de toutes.

« Ce n'est pas qu'au fond je sois très satisfait de la manière dont se passent les choses, et je juge qu'il y a lieu d'approfondir les conditions du problème un peu plus que ne l'ont fait mes devanciers et mes contemporains. J'avais considéré comme un devoir de lire tout ce qu'on a dit sur la matière; mais je me suis bientôt aperçu que ma vie ne suffirait pas pour une

telle besogne. Dès qu'un peuple a su écrire, il a composé des contes, des poésies et des dissertations sur la femme ; et, à partir de ce moment, il a continué à épiloguer sur ce thème inépuisable. On pourrait en conclure qu'il n'y a pas de question mieux étudiée que la question complexe de la femme. Il n'en est rien, je vous le jure ; et, pour ma part, bien au contraire, je je suis convaincu qu'on consomme inutilement beaucoup trop d'encre à divaguer de plus en plus, à mesure qu'on pénètre davantage dans ce sujet épineux. Malgré l'extrême embarras d'aboutir à une combinaison conforme aux intérêts des deux parties, je crois être arrivé à des conclusions qui méritent la confiance des économistes.

« Tout d'abord, qu'est-ce que la femme ? — Une petite côte superflue que le bon Dieu a prise à l'homme pour en faire la merveille de la création. Et comme on recherche d'habitude ce qu'on a perdu, il n'est pas étonnant que l'homme soit sans cesse à la recherche de la femme. Il la recherche pour sa beauté ou pour ses services. D'ordinaire, celle-ci n'est fière que lorsqu'on l'ambitionne pour sa beauté. Elle a grand tort, par ma foi ; et je gage que s'il était sincère, l'homme avouerait que plus il trouve une femme belle, plus il la prend pour un animal.

« Le mieux pour la femme est donc d'être appréciée en raison des services qu'elle peut

rendre. Lorsqu'elle peut rendre beaucoup de services, l'intéressé l'appelle « femme d'esprit ». Les papillons qui voltigent à son alentour la nomment au contraire « femme d'esprit » lorsqu'elle est coquette, ou ce qui revient à peu près au même lorsqu'elle n'est absolument bonne à rien.

« Il en est qui soutiennent que la femme est l'égale de l'homme; d'autres la considèrent, avec un peu plus de justesse peut-être, comme son simple complément. Les qualités, les aptitudes, de part et d'autre, en tout cas, ne sont pas les mêmes. Et si c'est à tort qu'on attribue au concile d'Elvire l'affirmation que les femmes n'ont pas d'âme, on prétend qu'un autre concile a déclaré qu'elles n'étaient pas des hommes : *mulieres non sunt homines*. Cette distinction est sans doute très subtile. Nonobstant, comme il n'y a rien à objecter aux décrets d'un concile, je me tiens comme absolument édifié sur ce point.

« Il est fort regrettable qu'on n'ait pas encore publié une bonne histoire des Amazones : nous y trouverions à coup sûr des détails instructifs sur la civilisation d'un pays où tout devait être réglé d'une manière conforme au sentiment de la femme. La lecture d'une telle histoire serait également fort utile à ceux qui rêvent l'émancipation du beau sexe, son entrée dans toutes les carrières, et, comme conséquence, ses droits politiques et électoraux. Il existe de nos jours,

je le sais fort bien, des hommes de progrès qui jurent leurs grands dieux qu'il y aurait avantage pour les sociétés de compter dans les cortès quelques sénateurs et quelques députés ou représentants du sexe flèble. Lorsqu'on discute avec ces hommes de progrès, on s'aperçoit niquédant qu'il reste encore quelque quantité négligeable d'incertitude dans la forme pratique à donner à leur doctrine; car de dire à faire grande est la distance, et la plupart des théoriciens sont embarrassés sur la question de savoir si les femmes appelées à des magistratures devront porter la culotte mâle et supprimer la mantille. Une assemblée féminine ne serait sans doute pas plus gênée pour trancher cette question que ne le fut le sénat romain lorsqu'il eut à décider si certain turbot serait ou non mangé à la sauce piquante. Quoi qu'il en soit, je le répète, il nous faudrait une bonne histoire du pays des Amazones.

« Du moment où, contrairement à l'avis du concile, la femme devient un homme et peut en tout point se mettre à sa place, il faut sans conteste la préparer, non seulement par l'éducation domestique mais par l'instruction scolaire, à s'élever à la hauteur du brillant avenir qu'on lui réserve. On a déjà fait plusieurs pas décisifs dans cette voie au terme de laquelle l'humanité retrouvera, c'est évident, le paradis perdu par la faute de nos deux premiers aïeux. Les nations les plus avancées du monde comptent déjà

des bachelières, des polytechniciennes, des avocates et même des doctrices en médecine. Il y a donc urgence, pour en multiplier le nombre, à introduire dans les écoles de filles plusieurs nouvelles facultés. On y enseignera le grec, par exemple, en rectifiant la parole de l'émule français de notre immortel Caldéron :

Que pour l'amour du grec, madame, on vous embrasse!

« L'étude des mathématiques transcendantes y sera poussée jusqu'à ses dernières limites, de façon à permettre aux femmes de prendre place dans les cadres de l'état-major de l'armée, et afin de faire reparaitre sur la scène du monde un type qui semble perdu, chez nous du moins, depuis le temps où une jeune vierge abondit en mi-conseil du roi Ramire et lui clama que les femmes allaient partir en guerre et montrer le courage des hommes, puisque les hommes montraient la couardise des femmes.

« Pour faire de bonnes avocates, les maîtresses d'école traiteront des *Institutes* de Justinien et du droit du Seigneur.

« Enfin sur la porte d'entrée des hautes classes, et dans le but de préparer les jeunes filles à l'étude de l'anatomie, on effacera la sentence: « On doit un grand respect à l'enfant; son salut dépend des principes », et on la remplacera par la formule morale du chancelier Bacon : « La science ne doit pas avoir de pudeur. »

« Après cela, il n'y aura plus qu'à tirer l'échelle; à moins cependant qu'en vue du mariage de ces belles clergiennes, on ne veuille laisser l'échelle dans la prévision d'un assaut de mousquetaires.

« J'ai peut-être grand tort de cuider que, dans ces temps heureux du riant avenir, les échelles seront nécessaires pour escalader les obstacles sur les voies aplanies de l'hyménée. A une époque où tout œuvre à simplifier les rouages de l'ordre social, pourquoi le mariage serait-il entravé par des cérémonies inutiles, restes démodés de l'attirail incommode et ridicule des vieux temps chevaleresques ?

« Vous vous convenez, cela suffit », dira le père de famille, ou, à défaut du père de famille, celui qui se présentera sous ce titre patriarcal, « Allez et multipliez ». Et, en ce temps-là, les fonctionnaires de l'état-civil auront plus que jamais le loisir de sommeiller sur leurs bureaux ou de rouler des cigarettes.

« Il reste, ni pour quand, une petite difficulté à résoudre. Quel sera le sort des enfants au milieu d'une société revenue de la sorte à la touchante simplicité des âges primitifs ? — Ils auront le même sort que dans la société actuelle, si les conjoints continuent toute leur vie à vivre dans la concorde. Dans le cas contraire, les enfants reviendront de droit à qui voudra les prendre, et, à défaut d'amateur, à l'État qui, nul n'en peut douter, s'imposera le devoir de ne pas

faire moins pour les enfants des hommes que le Créateur pour la progéniture des merles et des chats-huants : il leur donnera la pâture.

« Oh ! combien je les envie, ces aimables conjoints qui resteront à jamais unis de cœur et d'âme, sans qu'il faille qu'un lien quelconque les retienne attachés l'un à l'autre. Les liens sont faits pour les serfs : à l'horizon bleu des robes de soie, il n'y aura plus de chaînes : rien que la Liberté !

« Le problème de la femme sera, de la sorte, résolu, on peu s'en faut. Les seules difficultés qui pourraient encore surgir ne se présenteront que dans des cas fort rares, — par exemple, lorsqu'il viendra à se manifester entre époux ces petits désaccords qui résultent, dit-on, de l'incompatibilité d'humeur. En pareille occase, le grand remède sera « le divorce ». Ce remède, il est vrai, n'est pas sans inconvénient et le moindre est sans doute le mépris public qui rejaillit bon gré malgré sur des conjoints qui ont eu recours à ce moyen radical. Il est vrai que la cérémonie du mariage étant simplifiée au point de ne laisser de trace que dans la mémoire fugitive des deux intéressés, le scandale que, quoiqu'on dise, cause toujours le divorce, se trouvera considérablement amoindri. A peine entendra-t-on ce léger murmure : « Une telle, qu'on croyait la femme d'un tel est devenue, à ce qu'il paraît depuis hier, la femme d'un tel. Puis on n'y pensera plus; on n'en parlera pas plus que des choses qu'on a con-

suétude de voir se renouveler tous les jours.

« D'ailleurs, grâce au développement des programmes scolaires, les hommes sauront mieux conjuguer que ne le faisaient les ignares des siècles d'obscurantisme, et tous se rappelleront le proverbe : « La femme et la toile, ne les examinez pas à la chandelle » ; et puis cet autre : « Avant de t'abêcher, prête attention à ce que tu fais ».

« Quant aux jouvencelles, elles ne se rappelleront rien du tout ; ou bien alors pas souvent se marieront. Ce sera très fâcheux, j'en conviens : on meurt parfois du désespoir de rester vieille fille ; en revanche, il arrive aussi de mourir faute de n'avoir pas voulu rester vieux garçon. C'est du moins ce que j'ai lu sur une épitaphe :

Celui qui gésit ici,
Parce qu'il ne parvint pas à se marier,
Mourut consumé de douleur.
D'autres meurent de la pensée
D'avoir été mariés.

« La science infuse des femmes, je vous l'affie, rendra certains époux très fiers de savoir qu'une moitié d'eux-mêmes possède de l'esprit. Cela s'est vu. D'autres, il est vrai, sont de parfaits amants de celles qui sont ignorantes et qui ont découvert leur sein sans savoir ce qu'elles ont fait, qui pleurent lorsqu'on leur demande : « Qu'est-ce que l'amour ? Où est le cœur ? » Ceux-ci n'approuveront probablement pas les réformes projetées pour l'émancipation de la

femme et pour la faire jouir de la liberté. Quant à moi, je n'en puis mais ; et je sais qu'il est impossible de contenter tout le monde.

« La femme mise en possession de l'universalité des droits civiques, la mouillié devenue vraie citoyenne, dans toute l'acception du mot, sera donc, désormais et sans rétriction, l'égal de l'homme ; et, dans ses rapports avec celui-ci, elle traitera sur le pied ou sous la jambe de la plus parfaite égalité. Il est, on le sait, des cas où elle ne pourra guère s'abstenir de lui être soumise ; et, comme elle est appelée à recevoir, elle évitera difficilement la situation d'infériorité de la personne qui reçoit vis à vis de celle qui donne. En outre, elle ne recevra pas sans perdre quelque petite chose. Ici-bas, règne la loi des compensations. Si les réformes des novateurs ne sont pas absolument radicales, elle perdra son nom. De la sorte, son père n'aura pas la joie de voir en elle se continuer son lignage onomastique ; et il est fort à craindre que, pour ce seul motif, il lui préfère les garçons, s'il en a. Cela s'est vu.

« Le méseise du père de famille ira plus loin encore. Dans la condition où le destin l'aura placé, il se maristera nuit et jour, ne sachant comment arriver jamais à obtenir un gendre digne de son gentil rejeton.

« En ce monde, que peut espérer la vertu, et en qui aura-t-elle confiance ? Le gendre sera peut-être d'un caractère intraitable, lorgne de

manières, d'une intelligence lourde et bornée ; il sera peut-être avallé, pauvre et incapable de gagner sa vie, ou bien de parage riche et monté, mais malsain, soufreteux, seursemé, maladif, empirié, impotent, contrefait, et réduit, jour et nuit, à souffrir sans guérir des tourments véhéments. — Eh ! que donc faire pour éviter une telle malfortune ? Laisser vieillir sa fille flagitée dans l'abstinence, abreuvée de désirs inassouvis et de nénuphar en tisane ? Mais ce n'est pas là un moyen de s'assurer une bien longue postérité ? Lui permettre de folâtrer célelement sur les pas d'un joli gars ? Mais c'est l'exposer au retour de la promenade à de cuisants souvenirs ; c'est en plus faire bon marché des convenances.

« J'avoue, continua notre économiste espagnol, que cette situation délicate et tant soit peu embarrassante m'a donné d'abordade moult à réfléchir, et que je n'ai pas encore découvert l'expédient voulu pour franchir la difficulté. Je sais fort bien que certains idéologues ont rêvé la création de phalanstères au sein desquels il se trouverait des hommes robustes et bien bâtis qui auraient par privilège le métier de géniteurs, comme d'autres pratiquent celui de fumistes ou d'exécuteurs des hautes œuvres. Ces géniteurs, qui jouiraient d'un monopole rigoureux et qui seraient choisis par le suffrage de tous les citoyens et bien entendu de toutes les citoyennes de la communauté, donneraient sans doute naissance à une race remarquable au point de vue

physique, sinon au point de vue moral et intellectuel. Ce serait déjà quelque chose. Mais je ne sais pourquoi je m'imagine que ces géniteurs ne formeraient, en somme, qu'une corporation de mauvais sujets, et que leur présence dans les rues gênerait parfois la circulation des mouillés.

« Je voudrais donc une toute autre institution créée en faveur des filles qui ne trouvent pas à se marier à leur goût ou au goût de leurs parents, et qui ni pour quand ne demanderaient pas mieux que de devenir mères. L'État, qui se charge de la vaccine du peuple, pourrait bien, ce m'est avis, pourvoir au besoin de ces pauvres délaissées, tout en songeant à l'intérêt de la patrie qui a fort à perdre à la dépopulation. Un de mes acointes, le Dr F***, m'a affirmé qu'il n'était pas impossible de faire usage, pour détourner ce danger, de petits tubes de verre analogues à ceux qu'on emploie pour transporter le bon vaccin et l'insuffler sous la peau. Ces petits tubes seraient anonymes, et la pudeur n'aurait pas à rougir de leur emploi. »

— Mais avec un tel système, dis-je alors à mon docte compagnon de voyage que je n'avais pas interrompu une seule fois pendant le cours de sa longue aпарolée, que deviendra la morale? Et comment pouvez-vous comprendre la société s'il y règne quelque part la « *Lucina sine concubitu* »?

— « Silence, ami, je te retrairai, je l'espère,

encore bien d'autres secrets, et je t'accorderai bien d'autres faveurs dont tu seras fort réjoui. Tu me demandes ce que deviendra la morale? continua notre économiste. Eh bien! la morale restera ce qu'elle est : la formule des mœurs du jour, et voilà tout. Je ne suis, néquedent, ni si orgueilleux, ni si clerc à donner des préceptes ou à préconiser des réformes que je veuille me poser en docteur. Mes intentions sont toujours dirigées à bonne fin, c'est-à-dire à faire du bien à tous et à ne faire du mal à personne. Je ne soutiens donc pas outre mesure l'idée que je caresse et je l'abandonne pour ce qu'elle peut valoir. C'est, toutevoie, à ma connaissance la seule sur la matière qui ne soit pas de nature à nous aberrer; et je ne serais pas ébaubi qu'elle devînt, à la parclose, un objet de sérieuse consulte, sinon pour nos fils, du moins pour nos arrières petits-neveux. »

— Que de surprises, m'écriai-je, réserve l'avenir à ceux qui vivront alors que nous ne vivrons plus! Mais continuez, je vous en prie, votre savant entretien, et soyez sûr que nul homme de mère né ne l'écouterait avec plus d'ententilment.

— « La jeune mère qui n'aurait pas à se préoccuper d'un mari, poursuit notre conférencier, serait évidemment la femme libre par excellence. Ses enfants seraient à elle seule, ils porteraient son nom, et le père de famille

aurait la joie de voir le sien se conserver de par les temps, tout aussi bien que si, au lieu d'une fille, il avait eu un gas. Sa manière de procéder prouverait qu'il a connu mieux que personne l'*Art d'être grand-père*.

« Il faudrait évidemment que la femme ainsi abandonnée à elle-même fût une femme supérieure. L'instruction lui aurait peut-être donné cette qualité; j'avoue, entresait, que je n'en suis pas bien sûr. Il serait évidemment damage qu'elle ne fût rien de mieux que la plupart des femmes de nos jours, et qu'elle supposât, par exemple, que le rôle de la femme-mère est de s'évertuer à ressembler à la poule. »

Notre compagnon de voyage n'avait pas évidemment terminé son discours, lorsqu'un incident fort malencontreux nous obligea de déguerpir, sans nous permettre d'en entendre davantage. Au moment où nous nous informions, par la croisée de la voiture, si nous n'avions pas à changer de train pour gagner notre destination, on nous répondit que nous aurions dû descendre au précédent arrêt, et je bien sus alors que le train de Cadix venait de partir et que nous n'avions plus d'autre ressource que de prendre un cabriolet pour nous mettre à sa poursuite : « Avec un gros roncis et un bon pourboire au cocher, soyez sûrs, señores, que vous arriverez assez tôt à la prochaine station. »

Nous descendîmes donc en toute hâte, con-

vaincus de la justesse du conseil qu'on venait de nous donner; car nous savions par expérience que les locomotives ne marchent pas avec une vitesse vertigineuse dans la noble réauté de Castille. Celle du train de Cadix gagna cependant sur nous cinq minutes et nous arrivâmes juste à temps pour entendre le coup de sifflet annonçant son départ.

Il nous fallut dès lors retourner l'oreille basse et peu resbaudis à Séville, afin d'y passer la nuit et d'y attendre jusqu'au lendemain matin le passage d'un nouveau train en partance pour l'extrême limite de nos pérégrinations sur le territoire espagnol.

XXX

CE N'EST PAS SEULEMENT EN REGARDANT LA COLONNE
VENDOME QU'ON EST FIER D'ÊTRE FRANÇAIS.

On prétend qu'il faut faire contre fortune bon cœur. Nous avons essayé à tout la méchance de nous conformer à ce précepte, sans néanmoins y réussir; car étions fort maris du retard qu'une simple distraction venait apporter dans l'accomplissement de nos desseins. La nuit d'ailleurs fut peu réjouissante. Dans les chambres à coucher de Séville, les lits sont complètement entourés d'un moustiquaire de mousseline blanche destiné à garantir les dormeurs contre l'attaque des moucheron; et l'on doit bien se garder d'entr'ouvrir les rideaux avant d'avoir fermé les fenêtres et les portes, surtout si l'on a préalablement fait flamber la mèche d'une bougie. Faute d'avoir pris cette précaution, nous n'avons pas goûté un seul instant les douceurs du sommeil, et le char de la Lune nous a paru n'aller guère plus vite que les locomotives castillanes. Enfin, à l'ajournée, ces millions de petits êtres frétilleurs et tribouleurs ont pris congé de nous, en se gabant à cœur-

joie de nous avoir fait baiser le babouin toute la nuit. Dès lors, et sans délaier, nous avons songé à linquer incontinent une ville dans laquelle on nous avait fait si mauvaise chair. A sept heures trente minutes, nous montions dans le train qui se dirige vers Cadix, où il arrive à une heure de l'après-midi.

Peu de parcours sur les chemins de fer sont aussi variés et aussi pittoresques. Cette fois, personne dans les wagons n'était là pour nous distraire la vue de la belle nature qui forme le trait d'union entre celle des zones tempérées et celle des zones tropicales. Le cactus raquette, une espèce d'agavé et de grands aloës continuent à former les haies qui protègent les cultures. Nous voyons, en outre, apparaître les premiers palmiers qui soient un peu touffus et verdoyants.

Sur l'isthme qui réunit l'île de Léon et la cité de Cadix, le paysage change brusquement d'aspect : ce ne sont plus que des terres sablonneuses où se dessinent d'un blanc mat de hautes pyramides de sel ; puis le train longe la large chaussée de San Fernando, d'où l'on aperçoit la mer mugissant de chaque côté des voitures. Quelques instants après, on arrive à la tête de ligne des voies ferrées dans la partie sud-ouest de la péninsule Ibérique.

Nous descendons à *Fonda de Cadix* qu'on nous a recommandée. Les fenêtres de nos chambres donnent sur la jolie petite place de

la Constitution qu'entourent des hôtels d'une architecture gracieuse et tout particulièrement remarquables par le luxe de leurs miradorès. La cuisine locale n'a rien de désagréable; mais nous avons peine à nous habituer aux vins capiteux de l'Andalousie qui remplacent pendant toute la durée du repas le vin de Bordeaux. Il nous semble que nous sommes au dessert depuis le commencement du dîner jusqu'à la fin.

Comme à Séville, les lits sont emprisonnés de mousseline, ce qui nous avertit d'avoir à songer aux moustiques. Cette fois, nous n'avons pas oublié les instructions préventives qu'on nous avait d'ailleurs données en temps voulu, et les insectes ne nous ont pas fait trop souffrir.

En revanche, faute de comprendre certaines expressions locales, nous avons éprouvé un sérieux embarras pendant la première nuit de notre séjour à Cadix. Impossible de deviner pourquoi le garçon d'hôtel s'obstinait à nous dire où se trouvaient « les jardins », et restait muet lorsque nous lui demandions à connaître de petits endroits bien plus utiles, pensions-nous, pour des nouveaux venus dans une habitation. Craignant d'avoir mal entendu le mot *jardin*, j'ouvris mon dictionnaire et j'y trouvai une explication qui ne fut pas sans accroître notre perplexité. J'y lus cette explication textuelle : « Jardin, lieu où sont assemblées beaucoup de belles filles » ! Le lendemain seulement,

j'appris que le jardin où nous avons dû faire une promenade nocturne n'était pas le vrai « jardin » de Cadix, et qu'on y conférait ce nom aux réduits discrets que les Anglais et les Hollandais surtout n'édifient jamais sans y faire couler un petit ruisseau d'eau douce; que les Italiens, au contraire, conservent à peu près à sec dans un monument d'ébénisterie domestique; que les Allemands appellent « retirade » ou « lieu de méditation », et que, dans les beaux hôtels de la Turquie danubienne, on décore du nom de « Lac Nyanza ».

Après quelques heures de promenade au port, que les Espagnols admirent non sans motif et dans lequel ils croient toujours voir « de petites barques circuler entre les grands navires qui transportent de Cadix aux mers de l'Inde les armées de Carlos, sa foi et sa domination », nos pas se sont dirigés vers la cathédrale. Les souterrains sont fort curieux à visiter, avec leurs vastes plafonds absolument plats, qui sont cependant construits à l'aide de pierres juxtaposées et maintenues horizontalement, grâce à une habile connaissance de la théorie architecturale de la clef de voûte.

Le soir, nous avons assisté à une représentation de saïnétés, dans un des cafés chantants de la ville. Le sujet d'une de ces petites pièces était une querelle engagée entre un gros gaillard andaloux et deux étrangers: un Anglais fort grand et fort maigre, et un Français de

taille plus que mignonne. Ces deux étrangers, en fillotant, s'étaient montrés un peu trop aimables pour une brune mescinète de l'endroit, et qui pis est, après l'avoir abéchée, lui avaient dénoué sans-gêne les premiers cordons de sa costelette. L'Andaloux se posa comme son défenseur et déclara bruyamment la guerre à nos goulouseurs abaubis. En présence du danger commun, le Français et l'Anglais, qui s'étaient d'abord estrivés pour la possession de la doncelle, jugèrent prudent de conclure la paix et de contracter une alliance. Ils avaient, par mal fortune, affaire à forte partie ; et le vigoureux Andaloux, comme jadis Achille aux pieds légers, jura de défendre au besoin son Iphigénie contre une compagnie tout entière de débarbardeurs étrangers : « Soit que vous vous présentiez à moi l'un après l'autre, disait-il en vociférant, soit que vous m'attaquiez tous ensemble, comme c'est l'habitude et l'indigne usage des gens de votre espèce, je vous attends de pied ferme ».

Puis, de part et d'autre, à l'instar des héros d'Homère, on échangea force gros mots, dont les plus sonores ne sortirent pas de la bouche des deux pauvres étrangers qui riaient bleu de s'être englués dans une si terrible affaire.

Sur ces entrefaites, l'Anglais ne trouva rien de mieux que d'offrir à l'Andaloux une place, comme garçon de bureau, dans une banque de Liverpool. Celui-ci, après y avoir appensé un moment, cuida qu'il était leubé ; et les choses

allaient mésavenir, quand le Français s'avisa de demander au terrible matamore s'il serait fort entrepris d'avoir à lutter avec trois adversaires à la fois. Sans hésitation, il s'empessa de répondre qu'il ne le serait nullement. Les deux étrangers passèrent alors de son côté et lui dirent : « Nous voilà trois maintenant. Voyons si vraiment un seul ennemi aura l'audace de nous attaquer ! »

L'Andaloux laissa échapper un gros rire et, sans délaier et par cointise, il serra la main de ses compagnons d'armes imprévus. L'Anglais fit verser à boire, la doncelleja vint trinquer avec eux, et la farce fut finie aux applaudissements enthousiastes de la nombreuse assistance. .

Au moment le plus pathétique de la contrepointe, la fillette, qui d'ailleurs paraissait se désintéresser à la querelle engagée pour son compte, approcha de la rampe du théâtre pour allumer une cigarette. Nous pensions qu'elle allait se donner le plaisir de la fumer en attendant la fin de l'estrивe. Pas le moins du monde : c'était simplement un service que lui avait demandé le personnage travesti en Anglais, et qui, tout en continuant à s'acquitter de son rôle, avait jugé à propos de se donner cette petite satisfaction.

La saynette finie, les quatre acteurs descendirent dans la salle et acceptèrent les rafraichissements qu'il plut aux spectateurs de leur

octroyer. Un peu las de nos tournées du jour, nous n'avons pas voulu attendre les autres représentations du même genre qui devaient remplir le programme de la soirée.

Le lendemain matin, nous louâmes une calèche pour faire une promenade sur l'isthme de San Fernando. C'est du côté baigné par les vagues de l'Atlantique que se trouve cette accumulation de rochers noirs où la tradition populaire a vu les ruines d'une tour d'Hercule. En fouillant dans l'eau, un enfant de l'endroit y a découvert un curieux galet que nous avons de suite reconnu pour l'encrier dont se servait le vigoureux fils d'Alemène, pour envoyer des billets doux à la belle Déjanire.

De là, nous avons longé la chaussée jusqu'aux forts. Par une malencontreuse idée, j'ai choisi justement cette zone militaire pour exposer le paysage aux indiscretions de mon petit appareil photographique. Peu s'en est fallu qu'une telle fantaisie nous procurât, à mon acointe et à moi, le privilège de savoir à quoi nous en tenir au sujet du confortable intérieur des prisons espagnoles. En effet, je venais à peine de fermer l'objectif de ma chambre noire, qu'il sortit de sous terre, — je ne puis croire que ce fût d'ailleurs, — quatre hommes et un..... officier. Ce dernier s'avança vers moi, et nous dit d'un ton sévère :

— Vous êtes des Anglais!

— Nullement, mon capitaine, m'empressai-

je de répondre à haute et intelligible voix : nous sommes des Français !

— Alors, répartit l'officier castillan, c'est autre chose. Vous ignoriez sans doute qu'il n'est pas permis de photographier les forteresses ; mais pour cette fois, je ne vous en fais pas un crime. Bonjour, señores. Et, par le flanc gauche, marche !

Comme on le voit, grâce à notre qualité de Français, nous en fûmes quittes pour quelques minutes d'entretien avec les nobles défenseurs du sol de Sa Majesté Catholique.

Nous avons su depuis que, par suite de l'occupation de Gibraltar par les troupes britanniques, les Anglais étaient détestés en Espagne, tout au moins dans la région voisine du fameux détroit, et qu'on voyait avec ombrage toute promenade de John Bull dans les terrains où sont construits des travaux de défense.

L'Angleterre tire à coup sûr des bénéfices de son système de colonisation qui consiste non seulement à s'emparer de grands territoires, mais encore à établir des stations navales et militaires sur une foule de points du globe. En ce qui concerne les grands territoires, la politique qu'elle a adoptée est aussi habile que possible ; car elle sait fort à propos et en temps voulu leur donner la satisfaction du *self-government*, c'est-à-dire l'avantage de s'administrer eux-mêmes, sans avoir trop à souffrir de l'autorité métropolitaine. Je ne crois pas

qu'il en soit ainsi en ce qui touche aux enclaves qu'elle s'entête à posséder de toutes parts dans des contrées qui appartiennent à des nationalités étrangères. C'est évidemment pour elle une force sérieuse, en cas de guerre, de posséder de tels ancrages où flotte son pavillon et dans lesquels ses navires peuvent trouver au besoin un refuge et un moyen de ravitaillement. En revanche, ces possessions illégitimes, qui ne sauraient être justifiées que par le droit du plus fort, créent partout des haines qui, à un moment donné, peuvent se traduire par de terribles représailles. Nous avons presque oublié, en France, que l'Angleterre détient, en vertu de vieux parchemins surannés, le groupe de nos îles Normandes; mais les Espagnols ne lui pardonnent pas d'occuper Gibraltar, pas plus que les Allemands de maintenir garnison à Hélioland. Je ne parle que des îlots anglais sur la carte d'Europe, pour n'avoir pas à m'étendre trop longuement sur ce sujet. De même que les Ioniennes ont été rattachées par la nécessité des choses à la Grèce dont elles sont une partie intégrante, il faudra bien un jour que l'ambitieuse Albion se décide à abandonner les autres stations qu'elle a cru très malin de se procurer sur le territoire des peuples avec lesquels elle est cependant aujourd'hui dans des conditions de paix, si de telles conditions résultent en vérité du grimoire des diplomates sur ce qu'on appelle, en gardant

son sérieux, des traités d'amitié. Nul n'est plus la dupe de ces mauvaises plaisanteries; et chacun sait fort bien que lorsqu'un Etat a fait un vol à un autre, les instrumens qu'on griffonne soi-disant pour assurer une paix perpétuelle, ne sont et ne seront jamais autre chose que de simples conventions d'armistice.

La haine dont les Anglais sont l'objet aux alentours de Gibraltar n'a pas d'autre cause, et jamais les Anglais ne pourront se fier aux expressions de sympathie de l'Espagne tant qu'ils ne lui auront pas rendu ce qu'ils lui ont volé.

L'incident dont nous avons failli nous trouver victimes, je ne sais pourquoi, m'avait donné grand'faim, et il eût été sans doute difficile de trouver dans ces parages des vivres ailleurs qu'au poste où l'on avait un moment conçu l'aimable pensée de nous conduire. Nous ne possédions qu'un peu de pain avec nous. Le cocher de notre calèche nous proposa d'aller un peu plus loin, dans un endroit où nous pourrions cueillir librement des figues d'opuntia. Pour ma part, j'acceptai son offre avec joie; car je trouve délicieux ces fruits tropicaux qui, mieux que tous autres, rafraichissent le palais durant les fortes chaleurs de l'été. Ceux que nous cueillimes dans l'île de Léon étaient aussi succulents que possible.

L'Opuntia, plus connu sous le nom de Cactus-Raqueña, est une plante aussi utile que re-

marquable. Ceux qui ne l'ont jamais vu ailleurs que dans nos serres, où plusieurs de ses espèces sont cultivées, ne sauraient en avoir une idée exacte. Cette plante, que nous conservons dans des pots, atteint en Espagne aux proportions de véritables arbres. Du côté de Cadix, j'en ai vu des touffes qui dépassaient la hauteur de bien des maisonnettes: Nous étions alors dans les premiers jours de novembre : les fruits n'étaient pas encore tous mûrs, mais il y en avait assez de mangeables pour satisfaire notre appétit. Lorsque par hasard on en rencontre à Paris chez les marchands de produits coloniaux, il est bien rare que les acheteurs n'aient pas à se plaindre, après les avoir touchés, de démangeaisons assez semblables à celles de l'ortie. Rien de plus simple cependant que d'éviter cet ennui, pour peu qu'on sache s'y prendre. Les Andaloux saisissent le fruit sans la moindre crainte, coupent légèrement les deux extrémités avec leur couteau et pratiquent ensuite une légère incision longitudinale qui permet en un instant de débarrasser la partie comestible de son enveloppe épineuse, dont elle sort d'une couleur veloutée et néanmoins transparente, qui varie entre l'incarnat de la groseille ou de la grenade et le jaune légèrement verdi de la pêche de Montreuil.

De retour à Cadix, nous avons profité de l'après-midi pour prendre des informations sur les moyens d'aller faire une tournée au Maroc.

Sans être précisément difficile, ce petit voyage d'outre-mer nous aurait demandé plus de temps que nous ne pouvions désormais lui en consacrer, et nous avons dû remettre à une autre époque la réalisation de nos projets africains.

Le jour suivant nous étions de retour à Séville.

XXXI

CE QUI ARRIVE QUAND ON OUBLIE QU'IL FAUT ALLER
A BARCELONE, ET NON A SÉVILLE, POUR VOIR DE
BELLES ANDALOUSES AU TEINT BRUNI.

Nous avons bien autre chose à faire à Séville que de courir après les belles Andalouses, car nous sommes venus en Espagne pour y chercher des choses vieilles, et nullement de jeunes choses. On nous avait assuré que les collections publiques et particulières y étaient très riches en anciens documents américains. Notre récolte, en effet, n'a pas été sans intérêt, et plusieurs pièces d'une certaine importance nous sont tombées entre les mains. Mais ce n'est pas ici le lieu de discourir sur des sujets d'érudition, et je juge suffisant de n'en rien dire du tout.

En dehors des heures ouvrables où l'on fréquente les établissements scientifiques et littéraires, il nous restait d'ailleurs assez de moments de loisir pour flâner dans la ville et entrevoir dans leur pénombre les charmes de la vie andalouse.

L'hôtel où nous sommes descendus pour la

seconde fois, la *Funda de las Quatro naciones*, est, dit-on, le meilleur de Séville. De nos chambres, nous jouissons d'une belle vue sur la grande *Plaza nueva*, plantée de palmiers morts ou moribonds et illuminée le soir par des lanternes sépulcrales. Nos chambres, à part les pucerons qui nous avaient causé tant de terreur avant notre départ pour Cadix et aux piqûres desquels nous avons fini par nous habituer, sont assez jolies et bien entretenues. En outre, nous jouissons de l'avantage de pouvoir nous promener dans un petit jardin suspendu, sans avoir à descendre une seule marche d'escalier.

Les Andaloux ont eu l'idée fort originale et non sans mérite d'orner leurs toitures de massifs et de plate-bandes ; de sorte qu'on est dédommagé de l'inconvénient d'occuper les étages supérieurs par la satisfaction d'y rencontrer un parterre en fleurs et absolument de plein pied. Ces jardinets aériens sont en outre agrémentés par l'aimable présence des bajasses de la maison qui y prennent leurs ébats du matin au soir, et cela à un tel point que je me suis demandé si, dans cet heureux pays, on entretenait des servantes pour ne rien faire. Je n'ai pas tenté de résoudre ce problème, car j'ai l'habitude en voyage de respecter jusque dans leurs moindres détails les coutumes locales ; et l'on sait qu'en Espagne lorsqu'on cherche à s'expliquer quelque chose, on ne manque pas de recevoir en plein

visage le fameux *cosas de España* dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. Je ne m'efforcerai pas non plus de comprendre pourquoi je n'ai jamais pu entrer dans le *jardin*, — qu'il faut avoir bien soin de ne pas confondre avec l'*huerto*, sous peine de commettre une haute inconvenance, — sans y rencontrer toujours, dans la pénombre, une jeune chambrière tenant en main la porcelaine caractéristique de ses fonctions.

Le soir, nous avons assisté aux *Grandes bailes del pais*, c'est-à-dire « aux Grands bals de l'endroit ». On soutient, en Espagne que, qui n'a pas vu Séville n'a rien vu de beau ; les Marseillais en disent autant de leur Canebière où l'on se régale de bouille-à-baisse, le meilleur plat du monde. Je ne discute pas ces prétentions plus ou moins justifiées qu'on rencontre partout où il n'y a guère grand chose de bien remarquable à voir ; mais ce que je puis affirmer, en mon âme et conscience, c'est que qui n'a pas vu danser les Andaloux ne connaît pas le mérite de la danse. A l'Opéra de Paris, il y a certainement des danseuses d'une grâce et d'une agilité parfaite ; je les admire sans ambage, mais je ne puis oublier chaque fois une parole que m'a dite Madame Taglioni dans ma jeunesse, un jour où elle m'avait obligé, malgré des hésitations bien naturelles de ma part, de faire quelques tours de valse avec elle : « Je voudrais que, sur la scène, les danseuses dansassent, mais ne vins-

sent pas danser. » On sent, en effet, que les danses de l'Académie de Musique, sont trop rigoureusement réglées, que la chorégraphie consiste plutôt dans une machine qu'on monte à l'avance que dans un art proprement dit ; car on ne saurait guère concevoir un art, là où il n'y a pas d'espace libre abandonné à l'essor de l'imagination. Taglioni était cependant artiste dans toute la force du terme, mais elle l'était moins, suivant moi, par la merveilleuse délicatesse de ses mouvements que par une sorte d'intuition sentimentale qui lui dictait sans cesse je ne sais quoi d'indescriptible, j'allais dire de divin, dans les manières, en dehors des sentiers rabattus. C'était, en outre, une femme de cœur et d'esprit, celle qui disait à son élève, M^{lle} Emma Livry, en lui offrant son portrait : « Ne m'oublie pas, mais fais-moi oublier ».

Aux *bailes* de Séville où nous assistons, deux danseuses et deux danseurs andalous forment à eux seuls tout le personnel des ballets qu'ils accomplissent, non seulement avec une régularité et une grâce parfaites, mais avec une attitude si simple, si peu guindée, qu'on eût dit qu'ils suivaient bien plus des impulsions naturelles que des préceptes déterminés à l'avance ; les figures semblent ne se produire que comme conséquence d'événements accidentels et imprévus ; on découvre dans leurs allures mille et mille intentions gracieuses dont ils n'ont pas l'air eux-mêmes d'avoir la moindre conscience.

Et les hommes, qui d'habitude sont toujours déplacés, pour ne pas dire ridicules, dans les arènes de Therpsychore, là, au contraire, rehaussent de la façon la plus charmante l'honnête et tendre désinvolture de leurs gentilles compagnes.

Il faut dire, il est vrai, que, dans tous les cafés chantants de Séville, on ne rencontre pas d'aussi merveilleux exemples de la chorégraphie espagnole. Nous avons passé une soirée au *Salon filarmonico*, où l'on assistait à des danses bohémiennes. Placés sur une galerie suspendue, assez semblable aux échafaudages des badigeonneurs en bâtiment, nous avons dû, comme consommation obligatoire, nous faire apporter six cañitas de manzanilla, sorte de petit vin blanc d'une saveur assez équivoque. Puis, au moment où il a fallu « renouveler », on nous a servi des *panales*, espèce de fondants qui fournissent une eau sucrée assez agréable.

Les danses bohémiennes, qui se reproduisent sans aucun changement d'un bout à l'autre de la soirée, finissent par devenir fastidieuses. Nous avons jugé qu'il était plus agréable de rôder dans les rues pittoresques de la ville que de nous emprisonner de longues heures dans ces estaminets malpropres et d'un parfum douteux qui n'offrent en somme de l'intérêt pour les étrangers que lorsqu'ils y mettent le pied pour la première fois. Ce sont d'ailleurs des établis-

sements peu fréquentés, où l'on rencontre quelques rares touristes et un petit nombre d'individus de maigre apparence qui semblent être les habitués de la maison.

Pendant le reste de notre séjour à Séville, nous nous sommes donc contentés de promenades diurnes et nocturnes, avec l'intention secrète de lire au hasard, sur les visages, quelques lignes de la vie intime du monde andaloux et bien entendu d'apercevoir aussi les beautés célèbres de cette résidence.

Bien que ce fût à la mi-novembre, la température était encore fort élevée le jour ; mais elle descendait brusquement au coucher du soleil, au point de devenir parfois un peu trop fraîche le soir et pendant la nuit. Les Espagnols savent à quoi s'en tenir, et sont vêtus en conséquence. Le grand manteau traditionnel, dont ils se drapent magistralement et qu'ils n'abandonnent pas même durant les chaleurs de l'été, joint au large chapeau de feutre qui ombrage leur chef, les préservent de bien des inconvénients que subissent les étrangers vêtus à la mode de leur pays d'origine. L'idée nous est venue de suivre l'exemple de nos hôtes, et nous avons acheté à d'assez bonnes conditions une belle capa de drap noir et un sombrero de même couleur. Cette fantaisie n'a pas tardé à nous donner des regrets ; car, après avoir revêtu pendant quelques jours ce costume castillan, il nous semblait que nous

ne nous déciderions plus à l'abandonner. Impossible cependant de rentrer en France dans un accoutrement qui nous eût fait passer pour des comédiens en rupture de ban. On pourrait croire, guidé par le simple bon sens, que la mode est régie par le temps et les milieux, qu'elle a pour but de veiller à la conservation de la santé et de rendre facile tout travail corporel et toute locomotion. Chacun sait qu'il n'en est rien et que, bien au contraire, ce tyran couronné par la légèreté et l'inconséquence de notre caractère n'a d'autre mission que de nous gêner et de nous tourmenter sans cesse. Plus un peuple est civilisé, plus la mode atteint chez lui aux suprêmes régions de l'absurde, plus elle s'impose sans souci du bien-être, sans égards pour le confortable. La plus absurde des coiffures est, de l'avis unanime, le chapeau de soie en tuyau de poêle. Cette grotesque cheminée dont nous nous ormons le sommet de la tête, qu'elle chauffe désagréablement l'été sans la garantir des rayons du soleil et qu'elle ne soustrait pas l'hiver aux rigueurs de la brume, cette coiffure aussi incommode que ridicule a fait victorieusement le tour du monde; elle a supplanté toutes ses rivales et s'est imposée comme un emblème inéluctable du progrès moderne. Nos paletots, nos redingotes, nos houppelandes et jusqu'à nos gilets étriqués qui ne recouvrent pas la poitrine et se dressent disgracieusement au-

dessus de nos hanches et sur nos épaules, ces habits de drap sombre, aussi coûteux que mal-appropriés à nos besoins, remplacent peu à peu, sous toutes les latitudes, les pittoresques vestures que chaque pays avait imaginées aux temps naïfs d'accord avec les exigences de ses mœurs et les nécessités de son climat. Les gants, dans lesquels il est bon genre d'emprisonner nos doigts, ne sont pas seulement incommodes en ce sens qu'ils diminuent les aptitudes et l'agilité de la main ; ils sont en plus des réservoirs malsains de miasmes et de crasse sans cesse accumulée, dont l'invention eût été tout au plus pardonnable chez les Indiens qui ne nous offrent jamais la main droite parce qu'ils s'en servent en certaines circonstances pour faire des économies de papier. Nos chaussures n'ont souvent pour résultat que de nous déformer le pied, sans rendre au reste de la jambe les services que lui assuraient les grandes bottes à l'écuyère dont se servaient nos aïeux et dont on fait encore usage dans quelques-unes de nos campagnes ou chez les peuples qui n'ont pas reçu le dernier baptême de l'émancipation moderne. La mode veut qu'il en soit ainsi. Il n'y a pas de vieux préjugé du moyen-âge dont il ne soit plus facile de triompher. Nous n'en regretterons pas moins, et cela bien longtemps, nos cappa noires et nos sombreros castillans.

J'ai dit qu'en bons touristes désireux de con-

naître toutes les curiosités des endroits où ils passent, nous avons voulu voir quelques types de jolies andalouses, sans toutefois les chercher ailleurs que dans les rues où il plaisait au hasard de conduire nos pas. Qu'avons-nous fait, bon Jésus, dans nos vies antérieures, pour être condamnés aujourd'hui au plus pénible des aveux ? Très mauvais observateurs sans doute, gens sans goût et sans coup-d'œil, — je suis prêt à le reconnaître, — nous n'avons pas réussi dans nos recherches ; et il nous faudra retourner exprès à Séville pour rectifier les idées fausses que nous avons rapportées de notre premier voyage dans l'Espagne du Sud. J'ai photographié quelques types féminins ; mais, de retour à Paris, je n'ai pas osé montrer à personne ceux que j'avais choisis. Mes clichés eussent même été brisés, après en avoir tiré au plus quelques centaines d'épreuves, si nous avions pu remplir autrement un vide regrettable dans notre collection anthropologique. Il fallait bien y faire figurer, au moins une fois, les Andalouses au teint bruni ! Notre tort, je l'imagine, a été de chercher ce type idéal de Victor Hugo à Séville, au lieu de l'aller demander à Barcelone. En tout cas, notre curiosité a été punie, et je tremble que nos aveux ne le soient encore davantage.

Puis je me demande si nous avons bien conscience de ce que nous voulions voir, lorsque nous jetions de côté et d'autre des regards furtifs dans la pensée secrète de découvrir des jo-

lies femmes. Il n'y a peut-être pas de terrain d'appréciation sur lequel il soit plus difficile de s'entendre que celui où l'on discute sur la beauté féminine. Les Chinois rêvent des femmes rondes comme une boule, pleines d'embonpoint et rougeôtes ; nous les voulons effilées, frêles et d'un teint clair. Les Japonais souhaitent que leurs yeux soient petits et taillés en amande ou en quartier de lune ; nous les aimons larges et grands. Les Arabes adorent les ventres rebondis ; nous préférons que leur rondeur soit à peine sensible. La Vénus hottentote a le postérieur tellement volumineux qu'on pourrait s'en servir en guise de table à manger ou de bureau ; les hanches de la Vénus de Milo sont peu marquées. Les Néo-Calédoniennes ont les seins longs, flasques et pendants, au point de pouvoir les rejeter derrière leur dos comme une écharpe ; nous aimons les seins fermes, droits et dorelots. Les Indiennes des Antilles se roucouyaient les pieds pour les rendre rouges comme des écrevisses ; nos dames usent de la poudre d'amidon pour leur donner un ton d'albâtre. Les Javanaises tiennent à avoir les membres anguleux, les coudes et les genoux aussi pointus que possible ; les Européennes sont fières de les avoir arrondis. Les Patagons sont toutesbaudis de voir une femme avec une bouche large, des lèvres épaisses et de longues oreilles ; nous admirons les bouches petites, les lèvres fines, les oreilles délicates et peu saillantes.

Même chez nous, les goûts sont tellement divers, qu'on s'est interdit le droit de les discuter. Les hommes de haute taille affectionnent les lilliputiennes : il semble qu'ils éprouvent le besoin de dire : « Oh ! la jolie petite bête ! » Les hommes plus ou moins nains sont tous d'accord pour convoiter des géantes : ce serait à croire qu'ils espèrent grimper dessus pour avoir l'air plus grands. Ensuite nous sommes en extase devant des beautés de convention qui nous paraissent telles, uniquement parce qu'on nous a appris que c'étaient des beautés. Pourquoi voir, par exemple, un privilège de la nature dans la présence simultanée des cheveux blonds et des yeux noirs ? Ce sont cependant des saphirs qu'on offre aux blondes et non pas des bijoux de jais. Quand les cheveux rouges sont à la mode, on les appelle des cheveux dorés ; quand ils ne sont plus en vogue, on les nomme des cheveux carotte.

Et d'ailleurs, les règles que nous avons imaginées au sujet de la beauté féminine, ne sommes-nous pas les premiers à n'en point tenir compte ? Les prétendus profils de camée, les traits réputés purs et réguliers ne contribuent-ils pas le plus souvent à donner à la figure une apparence bestiale ? Nous avons applaudi parfois lorsque la nature s'est moquée des préceptes de notre esthétique. Souvent un petit nez retroussé ou un peu de travers ne nous semble pas désagréable ; une femme qui louche légè-

rement, pourvu qu'elle sache loucher, trouvera quand même des adorateurs. Tous les défauts de dessin réunis dans le visage d'une jeune fille au teint frais et rosé ne l'empêchent pas de nous plaire. On dit qu'elle possède la beauté du diable; et le diable sait si cette diablerie n'est pas de nature à endiabler le moins diablifiable des hommes.

Bien des femmes se jugent insultées quand on leur dit qu'elles ont de beaux yeux. C'est, prétendent-elles, une manière courtoise d'insinuer mielleusement qu'on ne leur reconnaît rien autre de beau. Il n'en est pas moins certain qu'il faut avant tout de beaux yeux pour une coquette. Seulement, les femmes se trompent pyramidalement quand elles croient qu'on tient autant qu'on le leur dit à la couleur noire ou bleue, brune ou verte, jaune ou grise de leur membrane irisée. Pour ma part, les yeux noirs chez une mouillée ne sont pas sans me causer quelque terreur, et ma langue éprouve le besoin de leur dire, avec je ne sais quel poète espagnol : « En te donnant de noires prunelles, Dieu sans doute a voulu que pour les maux que tu causes, tes yeux soient vêtus de deuil ».

Ce n'est pas avec de la couleur, mais bien avec de la vie, avec du feu céleste, avec des éclairs qu'on charge une pile électrique. Il n'est pas un admirateur de la femme qui soit charmé de trop bien connaître son œil et qui veuille même qu'on lui parle de sa membrane

muqueuse, de sa couche de pigment, de sa capsule aponérotique, de ses six muscles, de son humeur vitrée et de son humeur aqueuse, de ses vaisseaux sanguins et de sa cavité orbitaire. Il est des choses qu'il ne faut pas voir de près, qu'il faut voir avec les yeux de l'imagination. Ce que l'homme cherche, c'est à se tromper lui-même; ce qu'il aime dans la femme la plus belle, c'est avant tout sa propre ivresse.

XXXII

OU NOUS RETROUVONS DON FISTO QUI OFFRE UNE SOIRÉE
DANSANTE AU CLAIR DE LA LUNE, EN L'HONNEUR
D'ADAM ET ÈVE, AU PALAIS DE L'ALHAMBRA.

A sept heures trente du matin, nous quittons Séville pour aller à Grenade. Le trajet est long et fastidieux, malgré le charme du paysage qui s'embellit à vue d'œil. Les changements continuels de trains sur le parcours impatienteraient des anges : changement à Utrera (8 h. 38), changement à la Roda (2 h. de l'après-midi), changement à Bobadilla (3 h. 50) ; enfin, Grenada, à 8 heures et demie passée du soir.

Nous n'avons pas à choisir en fait d'hôtels. En trente-cinq minutes, un omnibus nous conduit à la *Fonda de los Siete Suelos*. Peu de luxe, mais personnel aimable et avenant. Cela suffit. D'ailleurs cet hôtel, construit sur le bord d'une belle avenue abritée par de grands arbres, est à deux pas de l'Alhambra ; et pour qui se rend à Grenade, c'est toujours de l'Alhambra dont il s'agit.

Après souper, nous sortons. La lune est dans son plein. Il fait clair comme en plein jour.

L'ombre intense que projette la vigoureuse végétation de la contrée produit les plus ravissants contrastes. A chaque pas, c'est un nouveau décor d'opéra, avec ses vives oppositions d'obscurité et de lumière.

Pour prendre un avant-goût de la localité, suivant notre consuetude, nous nous rendons au palais mauresque, en compagnie d'un garde, la carabine au côté, et, en plus, ce nous semble, — que ne voit-on pas dans la nuit noire? — un poignard entre les dents. On sait que Grenade est un repaire de Bohémiens, et l'on se méfie, bien à tort peut-être, de ces pauvres gens.

Notre tournée se termine vite. Nous avons hâte de revenir à l'hôtel, afin de ne pas gésir trop tard et de nous lever au point du jour.

Au point du jour, en effet, chacun est sur pied, impatient de sortir. Les merveilles de l'Alhambra sont bien dignes de tourner la tête. Ces merveilles, chacun les connaît sans les avoir vues, tant il en a ouï parler, tant on lui a montré d'images qui les reproduisent sous mille et mille aspects différents.

Je ne suppose pas qu'on me prête la naïveté de vouloir les décrire ici en quelques traits de plume. Cent pages suffiraient à peine pour en rappeler les plus intéressants détails. Je n'ai pu néanmoins me dispenser du plaisir de faire une photographie de la cour des Lions, du bassin des Myrtes, du Généraliffe, et Victor a tiré de mon appareil un négatif représentant Suavis et

moi à l'entrée d'un des gracieux portiques de ce célèbre palais.

L'Alhambra est certainement un chef-d'œuvre d'architecture; mais on sent qu'il y manque quelque chose. C'est comme la toile d'un grand peintre paysagiste où l'on n'apercevrait ni un homme ni un animal pour égayer le tableau. La richesse même du palais, sans ses habitants primitifs, contribue à le rendre triste et monotone. Pour le bien voir, il faut fermer les yeux, et puis... rêver. Rêver au temps lointain de la grandeur arabe, à la somptuosité de la vie de ce peuple qui a su pousser plus loin qu'aucun autre la pratique de toutes les jouissances matérielles d'ici-bas.

Pendant notre séjour à Grenade, un riche seigneur russe jugea qu'il était plus agréable de rendre artificiellement la vie à l'Alhambra que de demander à l'imagination de nous repeindre ce qu'on n'y trouve plus aujourd'hui. A prix d'or, il se mit en tête qu'on pouvait ressusciter les odalisques d'autrefois et organiser une fête rétrospective de nuit dans le fameux *patío* des Lions. Pour arriver à l'accomplissement de ce dessein, il fit tant qu'on lui accorda la libre disposition du palais aux heures où le clair de lune vient illuminer la vieille résidence musulmane de ses incomparables reflets argentins. Ce soir-là, bien entendu, il était impossible d'obtenir des cartes d'entrée; et il nous fallut remettre au lendemain la principale « at-

traction » des touristes dans la célèbre capitale du royaume des Maures.

Pour nous, il n'y eut par ce fait que partie remise, puisque rien ne nous empêchait de demeurer encore plusieurs jours dans la localité. Il n'en fut pas de même d'un orientaliste de mes collègues qui avait conçu le louable projet de lire, après le crépuscule, les inscriptions coufiques du palais, en prenant pour lampe le satellite de la terre. Obligé de quitter Grenade le lendemain matin, et n'ayant pas été invité à la fête, il insista bien un peu pour se faire ouvrir la porte; mais on lui répondit, au clair de la lune, que le conservateur était allé au théâtre et, qu'en conséquence, on ne pouvait pas lui prêter la clef, ne fût-ce que pour copier un mot. Leubé de la sorte, il lui fallut faire contre fortune bon cœur et regagner le nord de l'Espagne sans avoir vu l'Alhambra au moment le plus apprécié des touristes.

Il est probable que, nous aussi, nous avons beaucoup perdu de ne pas connaître l'opulent moscovite qui donnait, ce soir-là, libre cours à des fantaisies dont les Anglais passent d'ordinaire pour avoir seuls le secret. Nul doute que le coup d'œil ait été sans pareil, s'il est vrai, comme on me l'a raconté le lendemain, qu'une troupe turbulente de jeunes filles, aussi gracieuses que l'Ève de nos grands peintres et vêtues simplement comme elle, se soient livrées à des danses lascives autour de la fontaine de

marbre et sous les coupoles ogivales des poutours. On nous a dit aussi que l'organisateur de la fête avait voulu donner à l'Espagne un témoignage de ses sympathies pour la France, en faisant couler dans le bassin arabe le Champagne de préférence aux meilleurs vins andalous.

Un individu, qui nous a semblé un garde du palais ou de quelqu'une de ses dépendances, et avec lequel nous avons engagé des négociations dans l'espoir de faire lever en notre faveur la consigne du noble hospodar, nous offrit de nous conduire en promenade dans les environs de la ville, afin de nous consoler de notre insuccès, et puisque la lune nous tenait tant à cœur, de nous donner les moyens de nous trouver avantageusement en tête à tête avec elle.

Après nous avoir montré une foule de choses que nous admirions de confiance, car ces choses se trouvaient presque toujours dans l'ombre épaisse de la soirée, il nous conduisit à un petit cabaret; et ileuc, il nous raconta son histoire qui ne nous parût pas absolument dépourvue d'intérêt :

« J'étais, dit-il, dans ma jeunesse, domestique chez un petit seigneur de l'Andalousie qui habitait, éloigné du monde, dans une villa aux environs de Xérès. Son fils disparut, on ne sait ni comment ni pourquoi, le jour même de son mariage. Cette disparition causa à son vieux

père une profonde douleur qui le conduisit rapidement au tombeau.

« Dix ans plus tard, le fils de mon ancien maître revint en Espagne et me prit à son service. A peine de retour, il rencontra à Grenade une jeune femme fort envoisie, dont le hasard lui fit faire la connaissance; et, dès ce moment, il ne cessa plus de la poursuivre des soins les plus assidus.

« Au bout de quelques mois, voyant qu'il n'arrivait pas à l'asoigner, il se décida à la quérir en mariage; mais elle lui répondit qu'elle avait résolu de ne jamais épouser un homme sans qu'il lui eût fourni des preuves de son énergie et de son dévouement; que s'il tenait à sa main, il fallait qu'il allât tout d'abord à Madrid et obtint de la Reine l'ouverture d'une route que les paysans de son village natal réclamaient depuis maintes années à grands cris sans jamais y réussir.

« Notre amoureux n'eut pas besoin qu'on le lui dise deux fois, et, toute affaire cessante, il se rendit en hâte à la capitale. La tâche n'était pas des plus faciles, car il avait si peu d'argent qu'il dut partir à pied, vêtu d'un habit jadis neuf, chaussé de bottes de cultivateur et couvert d'une cappa confectionnée avec plusieurs morceaux de drap plus ou moins habilement rassortis.

« Comment, dans ce costume campagnard, pénétrer à la Cour et obtenir la faveur qu'on

exigeait de lui ? L'amour provoque chez l'homme bien des folies, mais il a le mérite de le rendre d'ordinaire fort ingénieux. Mon jeune maître se rappela donc que, par suite du décès de son père, il avait hérité, à défaut de duros, d'un titre qui n'est pas sans valeur dans notre pays : il était devenu Grand d'Espagne. Un Grand d'Espagne sans fortune, c'est peu assurément, mais c'est plus que rien ; et le dernier des outils fait des prodiges entre les mains de celui qui a le diable au corps pour l'aider à s'en servir.

« Outre le privilège de s'asseoir en présence de la Reine et de rester la tête couverte, les Grands d'Espagne ont l'avantage d'être reçus par les ministres à quelque heure qu'il leur plaise de se présenter à leur audience.

« Or il advint que le jeune hidalgo arriva de très bonne heure à Madrid, après avoir accompli une marche forcée dans des routes où la pluie continuelle avait accumulé des torrents d'eau et de boue ; inutile de vous dire en quel état. Mais que lui importait en somme, puisque le ministre du Fomento, avec lequel il désirait s'entretenir, ne pouvait se refuser à le recevoir.

« Il était quatre heures du matin. Sans avoir pris la peine de nettoyer un peu sa vesture, il se rendit à l'hôtel du ministre, heurta bruyamment à l'huis, et fit savoir au domestique qui était venu lui ouvrir en grommelant qu'il avait besoin de parler à Son Excellence. Sachant bien d'ail-

leurs qu'il serait tout d'abord éconduit, il s'était empressé de décliner ses nom et prénoms et de notifier la grandesse qu'il avait reçue en partage.

« Les instructions sont formelles. Le valet de chambre consentit à l'introduire dans le palais et courut éveiller son maître pour lui apprendre la visite malséante qu'il était contraint de recevoir avant d'avoir suffisamment écarquillé ses paupières.

« En vrai paysan de l'Andalousie, mon jeune maître entra sans gêne aucune dans le salon principal, au grand désespoir des tapis qui eurent beaucoup à souffrir de la boue qui recouvrait ses grosses bottes. Puis il fit connaître le but de sa démarche inattendue. Le ministre, qui avait peine à retenir sa mauvaise humeur, lui répondit d'un ton sec, mais poli, qu'il parlerait de son affaire aux membres du cabinet et qu'il l'informerait le plus tôt possible de la décision qui aurait été prise.

« Naïvement ou par trut, je l'ignore, notre visiteur importun revint le lendemain chez le ministre, à la même heure matinale que la veille, sous prétexte qu'il avait omis de lui communiquer plusieurs arguments nécessaires pour le succès de sa cause. Son Excellence ne jugea pas à propos de lui exprimer son mécontentement de l'avoir réveillé deux jours de suite en sursaut ; mais, dans l'espoir de couper court à ce qu'il considérait comme des inconvenances intoléra-

bles, il lui annonça qu'il allait quitter Madrid le lendemain pour se rendre en villégiature et qu'aussitôt de retour, il lui communiquerait le résultat de son instance.

« Attendre quelques jours semble bien long à un amoureux. Tout délai parut insupportable à mon maître ; et comme il était bon marcheur, il n'hésita pas, malgré l'abstinence, à aller voir le ministre à sa maison de campagne. Cette fois cependant, il crut nécessaire de lui avouer la vérité, c'est-à-dire la cause de son impatience, et il le pria d'écrire de suite à ses collègues de Madrid pour hâter la solution de son affaire. Puis il s'excusa humblement de la liberté qu'il comptait prendre de venir tous les matins s'informer si la poste de Madrid lui avait transmis une bonne nouvelle.

« Résolu de se débarrasser à tout prix d'un manant qui transformait sa demeure en une véritable écurie, le ministre fit si bien, qu'avant la fin de la semaine il remit à son hôte une ordonnance conforme à ses désirs.

« Le retour à Grenade s'effectua avec une rapidité vertigineuse, bien qu'il se soit accompli sans le concours du plus modeste véhicule.

« La belle dona tint parole, et le mariage fut célébré peu de temps après.

« Les vingt-huit jours de la lune de miel n'étaient pas encore tout à fait écoulés qu'un beau matin mon maître reçut, avant de sortir du lit, une visite qui ne lui causa pas beaucoup plus de

satisfaction qu'il n'en avait procuré au ministre, lors de ses descentes matinales à l'hôtel du Fomento ou à sa résidence extra-muros. Le seigneur alcade de la ville, muni d'un mandat du cabinet de Madrid, venait purement et simplement l'arrêter sous l'inculpation du crime de bigamie.

« Il est très vrai qu'il s'était marié jadis, mais le mariage n'avait pas eu de suite, puisqu'il avait disparu, comme je vous l'ai dit, quelques heures après sa sortie de l'église. Dans ces conditions, il avait jugé fort à tort qu'il pouvait sans inconvénient convoler à de nouvelles noces. Le ministre du Fomento qui, pour se venger sans doute de ses incartades, avait fait faire une enquête sur son compte, pensa qu'il en devait être autrement ; et, le soir même, le noble hidalgo fut incarcéré sous les verroux. Par ordre supérieur expédié de la capitale, on le tint au secret le plus rigoureux, et on ne lui permit de s'entretenir avec qui que ce soit, si ce n'est avec l'avocat qui devait prendre sa défense.

« Au tribunal, une remarquable plaidoirie diminua sensiblement la gravité de la cause. L'avocat n'hésita pas à reconnaître que son client avait commis le crime horrible de bigamie, mais il l'avait commis dans des conditions tellement exceptionnelles qu'il méritait à tous égards la faveur des circonstances atténuantes. La femme qu'il avait épousée en secondes noces était, ni plus ni moins, la même femme

avec laquelle il avait contracté son premier mariage. Il ignorait, à vrai dire, cette particularité, car sa nouvelle épouse avait changé de nom pour éviter le scandale d'avoir été délaissée le jour de la cérémonie; et elle ne s'était décidée à faire connaître ce qu'il en était au défenseur de son mari qu'à la dernière minute et pour lui éviter un cas pendable. Il était donc absolument établi qu'il n'avait pas reconnu dans sa seconde femme celle qui avait été sa première épouse; mais rien ne prouvait que la Providence ne s'était pas mise de la partie et que, grâce à sa divine intervention, son second mariage n'avait pas eu pour but de faire rentrer le bouc au bercail et de rétablir les choses dans leur état normal.

« Les juges se laissèrent toucher par des arguments aussi péremptoirs, et la condamnation se réduisit à une légère amende, afin, déclara la Cour, « qu'à l'avenir un mari se garde bien d'être amoureux de sa propre femme, lorsqu'il lui arrive par mégarde de la prendre pour une autre ».

« Quant tout s'en fut fini, chacun rentra chez soi. Mon jeune maître sortit avec sa femme, et moi je sortis tout seul... en les suivant à quatre pas. A peine rentré chez lui, il me manda pour m'avertir qu'il quittait le soir même Grenade, où il ne pouvait plus demeurer, du moment où toute la ville était au courant de sa singulière aventure. Puis il me paya mes petits

gages arriérés et me congédia en esle pas.

« Depuis lors, je n'ai plus eu de ses nouvelles; mais on raconte ici souvent son histoire, en l'appelant « le Remarié avec sa femme. »

Nous prolongeâmes notre promenade fort avant dans la nuit, non point sans avoir rôdé une et deux fois aux alentours de l'Alhambra, dans le secret espoir d'assister au moins à la sortie de la fête. Nous n'avons pas même eu cet avantage.

XXXIII

COMMENT ON NOUS RACONTE UNE CURIEUSE HISTOIRE SUR
L'APPARITION DES GITANOS A L'ÉPOQUE DU PARADIS
TERRESTRE.

Luxe et misère. Les contrastes ont leur charme; et je gage que les baillons du gitano n'ont en aucune manière mauvaise mine, sous les arcades rehaussées d'or du palais de l'Alhambra. Ces Bohémiens d'Espagne, eux aussi, ne sont pas sans poésie sous leur accoutrement de guenilles multicolores qui abritent des ardeurs du soleil toute une population de vermine. Les fillettes sont parfois fort jolies, et leurs grands yeux noirs ont souvent une expression extraordinaire.

L'une d'elles, d'une beauté inculte et un peu sauvage, avait tout d'abord consenti à poser devant mon petit appareil photographique; mais lorsqu'elle sut que je m'étais permis de faire la même proposition à plusieurs de ses compagnes, elle se rétracta, et, pour plus de sûreté, prit la fuite. J'aurais bien couru après elle, mais mon attirail rendait ma démarche

lente et guindée ; de telle sorte que, faute de pouvoir sacrifier aux beaux-arts, j'ai dû me livrer simplement au culte de l'ethnographie platonique. J'ai photographié, de rage et pendant plusieurs jours, tout ce qui m'est tombé sous la main.

Nous aurions bien voulu nous initier aux mœurs et coutumes de cette singulière population qui, malgré les recherches des savants, demeure à l'état d'énigme dans une foule de contrées du globe où elle a répandu ses essaims. Nous n'avons pas tardé à reconnaître qu'une telle étude était bien plus compliquée que nous ne l'avions cru d'abord, et qu'elle exigerait, pour être conduite à bonne fin, une préparation absolument exceptionnelle. Il faudrait surtout acquérir une connaissance suffisante de la langue ou du jargon des Gitanos, de façon à pouvoir converser avec eux sans parler castillan. Un long séjour dans les endroits où ils résident serait ensuite nécessaire, ne fût-ce que pour obtenir leur confiance. Ils ne fuient pas précisément les étrangers ; ils consentent même à les suivre dans leurs promenades pour leur servir de cicérone, mais lorsqu'on les interroge sur leur vie privée, sur leurs habitudes, leurs sentiments, ils vous regardent d'un air surpris et ne se décident plus à prononcer une seule parole. Pour tout autre genre de service, la moindre rémunération les satisfait ; mais lorsqu'on veut apprendre à prix d'argent quelque chose de leurs

mœurs et coutumes, l'amour du gain ne ne les décide guère à rompre le silence. C'est seulement dans les conversations avec les autres habitants de la localité qu'on peut obtenir sur leur compte un petit nombre d'informations ; et ces informations ne sont sans doute pas de la plus rigoureuse exactitude. L'Espagnol de Grenade m'a semblé plein d'esprit, mais son esprit ressemble fort à celui des riverains de la Garonne ; et si le touriste n'a rien de mieux à faire que d'y recourir, il n'en est peut-être pas ainsi de l'ethnographe.

Les habitations des Gitanos sont généralement fort pauvres en apparence ; il en est dont l'aspect nous reporte à l'aurore de la civilisation. Parfois ce sont de misérables baraques de bois, dont la toiture en planches et recouverte d'une couche de terre plus ou moins épaisse garantit à peine l'intérieur de la pluie et du vent. La température, à vrai dire, est presque toujours clémente dans la région, bien qu'elle nous ait semblé plus fraîche qu'en Andalousie. D'autres fois, ce sont de véritables tanières creusées dans des monticules et recouvertes de chaume, au-dessus desquelles croissent en abondance des cactus *opuntia*.

On n'aperçoit que fort peu de meubles proprement dits dans ces habitations rustiques : en revanche, le sol est jonché d'une foule de poteries, de marmites et d'ustensiles de toute sorte. Il paraît que là, comme ailleurs où on

les rencontre, les Bohémiens pratiquent principalement le métier de rétameur. Nous en avons vu cependant qui cousaient des peaux ou qui tressaient des joncs pour fabriquer des paniers.

Dans une ruelle escarpée, sur la hauteur de laquelle on peut contempler à son aise les flancs blanchis de la Sierra Nevada, le hasard nous conduisit à une espèce de petit café borgne, à l'entrée duquel une troupe de gitans était assise sur le sol occupée à ne rien faire.

L'idée que nous pourrions y voir ou y apprendre quelque chose de nature à assouvir notre curiosité nous invita à entrer. A part une fillette qui remplissait les fonctions de garçon d'estaminet, la clientèle de l'établissement ne se composait guère que d'Espagnols. Suivant ma consuetude, j'essayai d'engager la conversation avec l'un d'eux qui s'était assis en face de moi, et je lui demandai quelle idée s'étaient formés ces pauvres hères au sujet de leur origine, de leur parenté et de leur première exode. Ma question fut bien accueillie et j'obtins pour réponse un récit que je voudrais être à même de rapporter d'une façon exacte, ce qui n'est pas trop facile, car mon conteur grenadin s'embrouillait à chaque instant dans son histoire et trouvait sans doute une naïve satisfaction à répéter coup sur coup ce qu'il avait déjà dit, sans que la récidive apportât un peu plus de clarté dans son discours :

« La scène se passe au commencement du monde, peu d'années après la création du premier homme. Ce premier homme n'était pas d'un bon caractère et, faute d'avoir une autre occupation, il ne décevait point de saccager le paradis terrestre qui lui avait été donné pour résidence. Dans l'espoir de calmer son naturel intraitable, le bon Dieu lui fit présent d'une compagne. Ce gracieux cadeau, loin d'adoucir ses habitudes, n'aboutit qu'à les rendre plus désordonnées que jamais. C'étaient des disputes grossières et sans fin. Un tintamarre tumultueux retentissait en tout temps. C'étaient aussi des sessements suspects, sourds, subits, semblables à ceux des serpents sinueux qui sur le sol sifflent sans cesse; puis des craquements, des cris acrimonieux, crispés, croissants et craquetards. Il y avait lieu de penser que si les choses continuaient de la sorte, le Paradis terrestre ne serait bientôt plus qu'un affreux désert!.

« Le bon Dieu, qui était fort mari de ce vacarme, essaya d'intervenir dans les chicanes perpétuelles de ces deux ancêtres du genre humain; mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait affaire à des gens sans foi ni loi et que les meilleurs arguments qu'il pourrait soutenir pour les rappeler à la raison seraient évoqués en pure perte. Il résolut néanmoins de tenter un suprême effort, et il leur donna beaucoup d'enfants. Le nouveau moyen amena des résultats pis encore que les précédents. Grands et

petits, tout le monde hurlait, et les clameurs des humains étaient tellement intenses que les oreilles les plus délicates n'auraient pas été capables d'entendre le rugissement des bêtes fauves. Celles-ci d'ailleurs, à l'instar des hommes, étaient devenues fort irascibles et se mêlaient constamment à leur concert. De sorte que, du matin au soir, on entendait, sans discontinuer, dans toute l'étendue du cortil, un fracas à tête-fendre.

« A la parclose, et n'y pouvant plus tenir, le Père éternel quitta le Paradis terrestre et se rendit au Ciel pour y quæster un de ses anges, en vue de rétablir le bon ordre. L'ange qu'il choisit à cet effet était l'ange du Sommeil. A peine descendu sur la terre, cet ange, aidé par le bon Dieu, se mit à cueillir les pavots qu'il put rencontrer dans les massifs du jardin, et il en fit de gros bouquets. Puis tous deux montèrent sur les nuages et se mirent à répandre en pluie les fleurs qu'ils avaient emportés avec eux.

« En un clin d'œil, le bruit cessa soudain dans le gentil séjour dont les premiers hommes avaient fait un si déplorable usage. Tous les êtres qui l'habitaient furent pris du plus profond des sommeils.

« Dès lors, comme le monde entier était endormi, le bon Dieu et son ange purent faire tranquillement l'inspection du terrain à l'effet de savoir comment réparer le dégât qu'on y

avait commis. Convaincu bientôt qu'il faudrait pour y réussir se livrer à un travail fort coûteux et qu'il serait en outre impossible de l'achever avant le réveil des humains, il manda du Ciel une troupe de costaleros qui se saisirent des dormeurs et les empilèrent dans des hottes qu'ils reçurent l'ordre de vider au-delà de la haie du bienheureux séjour. Puis on échelonna sur la frontière des gendarmes dont la consigne rigoureuse était de ne permettre à personne d'escalader la haie. Cette haie d'ailleurs ne tarda pas à atteindre une hauteur prodigieuse, bien supérieure à celle des arbres les plus gigantesques de l'endroit.

« L'ange du Sommeil était tellement convaincu que personne n'était jamais sorti jusque-là du Paradis terrestre, qu'il n'eut pas l'idée de faire pleuvoir des pavots en dehors de ses confins.

« Or il était arrivé que, le matin même, une femme, à la suite d'une altercation avec son époux, avait été saisie à bras-le-corps et lancée peu galamment de l'autre côté de la haie. A la frayeur qu'elle avait éprouvée dans sa chute, succéda un sentiment d'indicible curiosité, lorsque tout à coup elle n'entendit plus le moindre bruit dans le jardin. Ne sachant comment s'expliquer la cause de ce silence subit qui lui était inconnu, elle alla à pas de loup se blottir derrière un gros chêne et attendit sans mot dire le cours des événements.

« Elle eût en effet pu voir sans encombre et jusqu'à la fin ce qui se passait, si, par suite d'une mauvaise chance, un des gendarmes de service n'eût eu la malencontreuse idée de venir faire sa ronde à l'endroit même où elle s'était cachée. Sur l'injonction du gendarme d'avoir à décliner ses nom et prénoms, et de lui expliquer pourquoi elle ne dormait pas comme tous les autres humains, la pauvre femme fut prise d'une telle frayeur qu'elle donna incontinent le jour à trois jumeaux qui célébrèrent leur entrée en ce monde par les plus horribles rugissements.

« Il n'en fallut pas davantage, en telle circonstance, pour appeler l'attention du Père éternel qui demanda sur l'heure à son ange comment il était possible que quelqu'un fût déjà réveillé. L'ange du Sommeil avoua qu'il n'y comprenait absolument rien, et dit à son maître que le mieux était sans doute de se diriger du côté d'où venait le bruit, afin d'obtenir une explication.

« Après quelques heures de marche, le bon Dieu arriva juste à l'endroit où son gendarme était en train de rédiger son rapport; et, en un clin-d'œil, il sut à quoi s'en tenir sur les causes de cet événement inattendu. De crainte, toutefois, qu'une intervention trop bruyante n'eût pour résultat de réveiller les dormeurs avant d'avoir pu prendre les dernières mesures de sûreté désirables, il ne se mit pas trop en ire et se borna à rendre à peu près ce jugement :

« Vous et vos enfants, femme sournoise,

vous vous êtes séparés du reste des humains et vous avez vu la première de vos yeux le séjour de douleurs que j'ai assigné désormais à mes créatures pour les punir de leur inconduite. Je voulais tout d'abord vous permettre de rentrer dans le Paradis Terrestre, en considération de vos nouveaux-nés, qui n'ont pas encore eu le temps de faire beaucoup de mal, et afin que ce délicieux jardin ne fût pas à jamais dépourvu d'habitants. J'y ai réfléchi et je me suis ravisé. J'estime que, puisque, jusqu'à ce jour, vous n'avez pas fait moins de tapage que vos pareils, il est fort à craindre que vos nourrissons, dès qu'ils seront grands, ne valent pas beaucoup mieux que vous ;

« En conséquence, je vous abandonne, sur cette terre de douleur, à votre malheureux sort, vous et vos enfants, aussi bien que tous les autres humains. Et comme votre dernière faute a été la curiosité, je vous donnerai, ainsi qu'à vos descendants, la tâche de parcourir le monde, sans que cependant vous puissiez vous établir nulle part.

« Cela dit, le Père Eternel acheva sa tournée d'inspection, sans plus s'appesantir sur l'incident dont je viens de vous rendre compte.

« La pauvre femme et ses trois enfants furent les aïeux des Bohémiens ; et, depuis cette époque, ils n'ont pas cessé de parcourir les continents et les îles. Par la suite, les hommes ne voulurent pas avoir de commerce avec

des gens qui veillent lorsque les autres dorment, et ils les considèrent d'âge en âge comme des malfaiteurs. Depuis quelque temps, on commence, il est vrai, à les regarder avec moins d'aversion et avec plus de pitié; mais on n'en serait pas moins fort aise qu'ils ne vécussent pas dans le voisinage. Eux, au contraire, semblent affectionner tout particulièrement notre pays, au point qu'on se demande s'il ne vont pas désobéir, en s'établissant chez nous, à la sentence du Père Éternel.

« Vous voudriez sans doute que je vous en dise davantage, que je vous apprenne comment ils vivent, ce qu'ils croient, ce qu'ils aiment, ce qu'ils pensent. En vérité, señores, vous êtes encore plus curieux que la première mère de nos gitanos. Je souhaite néanmoins que votre curiosité ne soit pas punie comme l'a été la sienne. Et sur ce, je désire boire à l'accomplissement de tous vos désirs ! »

Nous ne pouvions mieux faire que de trinquer avec notre savant ethnogéniste. Quelques instant après nous réglâmes les frais, d'ailleurs fort modestes, de la consommation, et nous poursuivîmes notre itinéraire aux alentours de la fameuse cité grenadine.

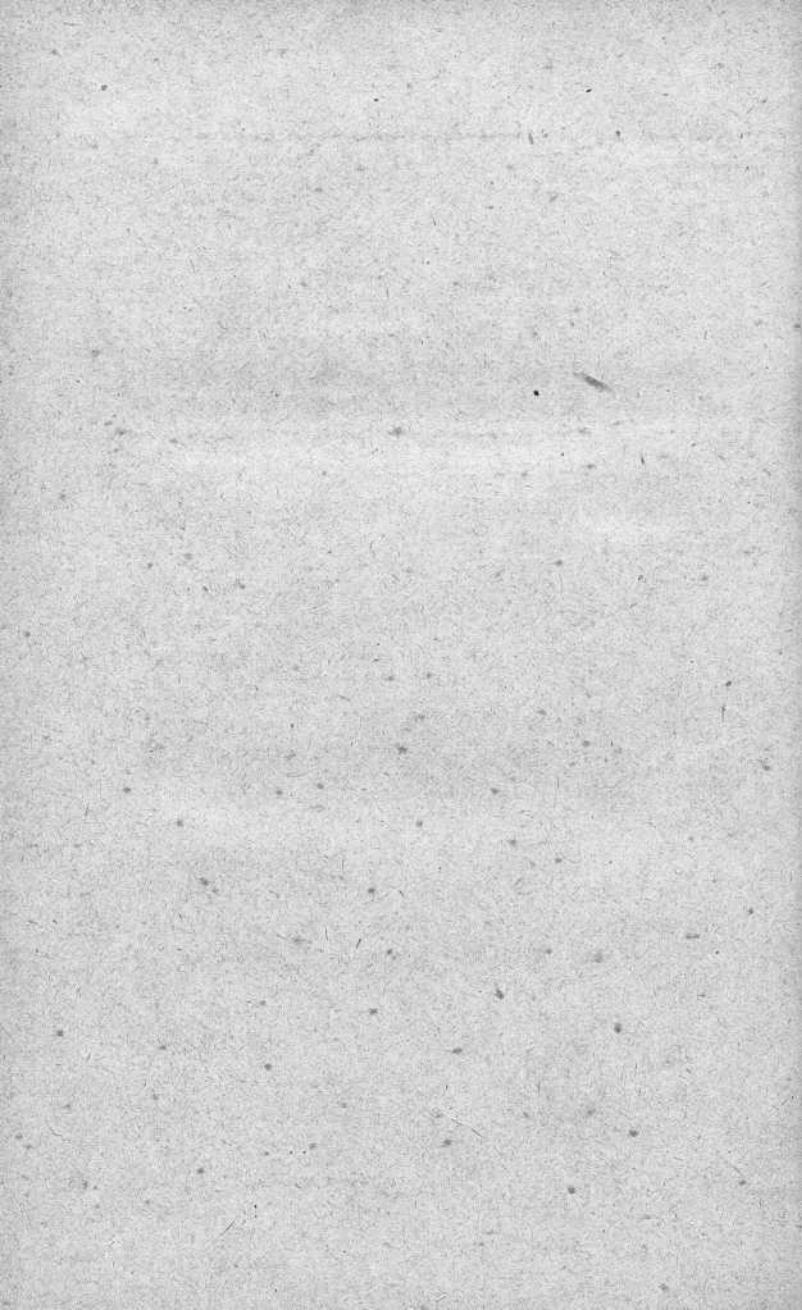
Le lendemain fut employé à une promenade en calèche découverte dans les environs de la ville qui ne le cèdent certainement à aucune partie de l'Espagne pour la multiplicité de sites, la richesse de la végétation, le pittoresque du panorama.

Puis nous avons consacré quelques heures à la danse, ou plutôt au plaisir de voir danser les jeunes gitanas. Ce n'est pas que leur danse soit quelque chose de bien extraordinaire. Nous avons eu d'ailleurs plusieurs fois l'occasion d'assister à ces exercices chorégraphiques, qui se distinguent beaucoup plus par la lourdeur et la monotonie des pas que par la grâce et la variété des mouvements. Mais la danse avait le mérite de donner à ces pauvres fillettes un laisser-aller qui leur sieyait à merveille et qui nous dévoilait, tant bien que mal, le courant de leurs pensées.

Les exercices corporels et d'une exécution rapide ont l'avantage, pour l'ethnographe qui sait voir, de faire disparaître de la contenance et de la physionomie ces fausses allures dont les hommes parfois et les femmes toujours sont bien à tort très enclins de s'affubler et de se travestir. De tels exercices ont même pour effet de rendre à l'esprit et au cœur l'expression naturelle et vraie des sentiments que, dans tant de circonstances de la vie quotidienne, nous nous efforçons de cacher sous le masque du mensonge et de l'hypocrisie.

On s'est souvent moqué des « épreuves corporelles » que font subir les francs-maçons aux profanes, avant de les appeler à l'examen moral. Ces épreuves sont évidemment bizarres et fantastiques ; elles contribuent même, dans une assez large mesure, à retirer le caractère sé-

rieux aux cérémonies d'initiation des adeptes de l'acacia : on ne peut nier qu'elles aient pour effet de mettre les impétrants dans l'impuissance de cacher leur naturel et de donner le change à leurs juges sur le caractère de leur morale. Je ne suis pas sûr, si j'étais jamais roi, de ne pas introduire, dans le code de mes états, l'obligation pour les prévenus, au moment même qui précéderait leur interrogatoire, d'accomplir les évolutions des derviches tourneurs. Heureusement pour les accusés qui n'aiment pas la danse, il est peu probable que j'aie jamais à mettre en pratique les agréables prérogatives de la royauté.



ÉPILOGUE

A LA PLACE D'UN CHAPITRE QUE L'AUTEUR N'A PAS
EU LE TEMPS DE COMPOSER ET OU D'AILLEURS IL
N'AURAIT PAS EU GRAND'CHOSE A DIRE.

Mercredi, 17 novembre.

Il faisait nuit. Pluie battante. Contre mon habitude, je dormais tranquillement. A ma porte, je crus entendre quelque bruit. Je me trompais. Le vacarme se faisait ailleurs. Une députation est venue me trouver : une députation d'idées, toutes plus turbulentes les unes que les autres. Il faut de suite retourner en France : telle chose vous attend à Paris ; telle autre chose ne peut pas attendre !

Sauter du lit, boucler mes malles. Sitôt dit, sitôt fait.

- Je pars, Suavis.
- Déjà ! Pourquoi ?
- Je ne sais.
- Mais enfin ?
- Ordre formel.

— De qui?

— De mon cerveau.

— Oh! alors, partez! Je vous accompagne à la gare.

— Merci.

La température, hier chaude, aujourd'hui froide. Je garde encore ma cappa, mon sombrero. Départ : deux heures onze. Acheté patates confites, excellentes, pas pour moi.

Arrêt forcé à Cordoue. Le train de correspondance a eu soin d'arriver dix minutes en avance, et s'est sauvé de suite comme un voleur sans attendre personne. Revu mon vieil ami, le Grand Capitaine. Descendu même hôtel, partant même cuisine. Il pleut, tant pis. Je voudrais écrire à Paris. La poste est fermée. Les employés sont sans doute mouillés. Quand ils seront secs, ils ouvriront le guichet. Anne, ma sœur Anne! Vingt Cordouans attendent patiemment. Ils sont assis par terre. Ah! vous dirai-je, lecteur, ce qui cause mon tourment? Une lettre à affranchir, urgente, indispensable. Triste raison! Je m'impatiente. Qu'importe! je m'en vais. Bon voyage, Monsieur! Heureusement, j'ai du tabac dans ma poche : je fumerai pour me distraire. España! cosas de España! L'omnibus est prêt. En gare! nous partons; nous sommes partis!

Arrivée à Madrid, six heures et demie. Seul pour défendre mes bagages! La police intervient. Les porteurs trop empressés reçoivent

de la trique. Tant pis pour eux! Le représentant officiel de l'Hôtel de la Paix se présente! Il me tire d'embarras. Je l'accompagne. Bon déjeuner. Je pars tout à l'heure. Je suis à la gare.

Recherche d'un compartiment. Je voudrais dormir à mon aise. Puis fumer. Et fumer sans être enfumé. Je trouve un malin compagnon. Il sait s'y prendre. Bravo!

Dans les trains espagnols, on fume partout. Et tout le monde fume. Je me trompe. Dans un compartiment unique, on ne fume pas. Les dames n'y sont pas admises! Là où l'on ne fume pas, il ne doit y avoir personne. Entrons dans ce compartiment. Personne, en effet. Nous fumons et dormons tout à l'aise. Pas longtemps, toutefois. Se présente un Français et sa dame. Entrée illicite de la dame. Règlement formel. Par courtoisie, nous éteignons nos cigarettes. Mon malin compagnon tient à dire que c'est là une galanterie de notre part. Le mot est de trop : il me gêne un moment. La conversation le fait oublier. La frontière approche...

A la douane française, on n'ouvre pas mes malles. Celles des autres voyageurs sont mises sens dessus dessous. Qu'y faire? Merci, toutefois, messieurs les douaniers.

Bordeaux, buffet. C'est l'heure de diner. Cuisine gasconne et gasconnades des garçons. Nous trouvons tout mauvais. Et nous venons d'Espagne! Avis à la Compagnie.

Rentrée en wagon. Troisième nuit à passer

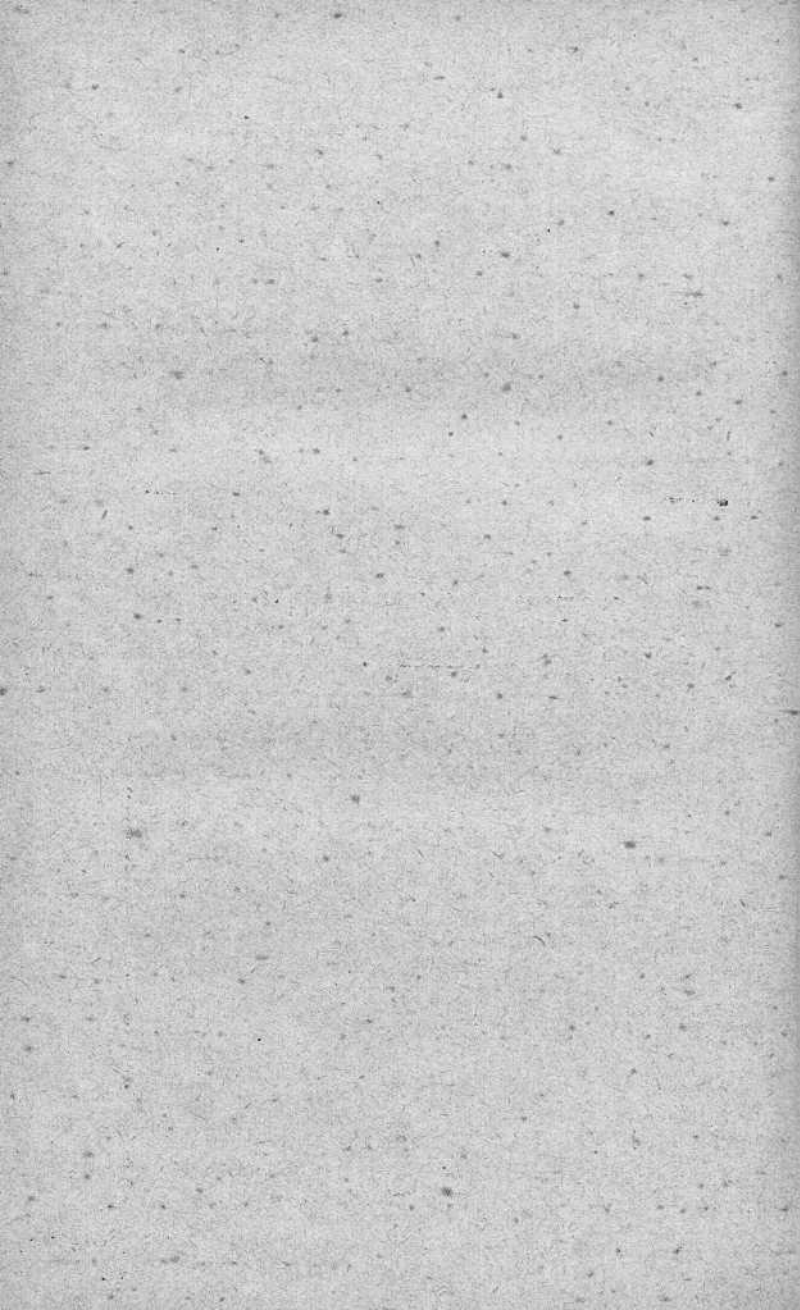
entre les planches. Souvenirs du pays sont gravés dans mon cœur. A Poitiers, deux dépêches :

« Suavis à Grenade : « Mal mangé, peu fumé, bien dormi, fort rêvé, bon voyage. »

« Mme***, à Paris : « Suis en route, j'avance, à bientôt; j'accours, j'arrive. »

20 novembre, six heures du matin : « Me voilà ! »

NOTES JUSTIFICATIVES



I. — L'ESPAGNE DU NORD ET MADRID

PAGE 35. — Llamadas hermanas por la identidad de su raza, de su idioma, de su geografia, de sus costumbres, de sus libertades y de su historia (Antonio de Trueba).

PAGE 52. — 1. Un médico convencido; 2. Un falso sábio arrepentido; 3. Un historiador verídico; 4. Un filósofo que se entienda a sí mismo; 5. Un mal poeta cansado de escribir; 6. Un coleccionador cuerdo; 7. Un soldado sabiendo por qué mata; 8. Un candidato que cumple sus promesas.

PAGE 64. — En eso hay mucho que decir. Y estas no son de las cosas cuya averiguacion se ha de llevar hasta el cabo..... puesto que la contemplo, como conviene que sea,..... como son hermosa sin tacha.....

— . . . asunto vano, ó es tiempo mal gastado el que se gasta en vagar por el mundo, no buscando los regalos dél, sino las asperezas por donde los buenos suben al asiento de las inmortalidad.

PAGE 66. — Mucho sabeis, mucho podeis, y mucho mal haceis..... Por dos razones : la una, regalar aquesta lengua..... Aquí es donde dice mas necedades el mas cuerdo. Si no pierdo mi entendimiento aquí, es por no tener entendimiento. Loco está como los locos, y no me admiro de verlos tan locos, como de verme tan demasiado y tan necio, a mí que.....

— . . . todos ensartados por las agallas, como sardinas en lercha!

Asno eres, y asno has de ser, y en asno has de parar cuando se te acabe el curso de la vida, que para mí tengo que antes llegará ella á su último término, que tú caigas y des en la cuenta de que eres bestia.

PAGE 68. — Dichosa edad y siglos dichosos aquellos

á quien los antiguos pusieron nombre de dorados; y no porque en ellos el oro, que en esta nuestra edad de hierro tanto se estima, se alcanzase en aquella venturosa sin fatiga alguna, sino porque entonces los que en ella vivían, ignoraban estas dos palabras de *tuyo* y *mío*. Eran en aquella santa edad todas las cosas comunes; á nadie le era necesario para alcanzar su ordinario sustento tomar otro trabajo que alzar la mano, y alcanzarle de las robutas encinas que liberalmente les estaban convidando con su dulce y sazónada fruto. Las claras fuentes y corrientes ríos en magnífica abundancia sabrosas y transparentes aguas les ofrecían. En las quebradas de las peñas y en lo hueco de los árboles formaban su república las solícitas y discretas abejas, ofreciendo á cualquiera mano sin interés alguno la fértil cosecha de su dulcísimo trabajo. Los valientes alcornoques despedían de sí, sin otro artificio que el de su cortesía, sus anchas y livianas cortezas, con que se comenzaron á cubrir las casas sobre rústicas estacas, sustentadas no más que para defensa de las inclemencias del cielo. Toda era paz entonces, todo amistad, todo concordia: aun no se había atrevido la pesada reja del corvo arado á abrir ni visitar las entrañas piadosas de nuestra primera madre, que ella sin ser forzada ofrecía por todas las partes de su fértil y espacioso seno lo que pudiese hartar, sustentar y deleitar á los hijos que entonces la poseían. Entonces sí que andaban las simples y hermosas zagalejas de valle en valle y de otero en otero, en trenza y en cabello, si más vestido de aquellos que eran menester para cubrir honestamente lo que la honestidad quiere y ha querido siempre que se cubra; y no eran sus adornos de los que ahora se usan, á quien la púrpura de Tiro y la portantos modos martirizada seda encarecen, sino de algunas hojas de verdes lampazos y hiedra entretejidas, con lo que quizá iban tan pomposas y compuestas como van ahora nuestras cortesanas con las raras y peregrinas invenciones que la

curiosidad ociosa les ha mostrado. Entonces se decoraban los concetos amorosos del alma simple y sencillamente del mismo modo y manera que ella los concebía, sin buscar artificioso rodeo de palabras para encarecerlos. No había la fraude, el engaño ni la malicia mezclándose con la verdad y llaneza. La justicia se estaba en sus propios términos, sin que la osasen turbar ni ofender los del favor y del interese, que tanto ahora la menoscaban, turban y persiguen. La ley del encaje aun no se había sentado en el entendimiento del juez, porque entonces no había que juzgar ni quien fuese juzgado. Las doncellas y la honestidad andaban, como tengo dicho, por donde quiera, solas y señeras, sin temor que la agena desenvoltura y lascivo intento las menoscabasen, y su perdicion nacia de su gusto y propria voluntad.

PAGE 71. — ... duda de todo, y créelo todo. ... es hijo de sus obras, y las virtudes adoban la sangre como el árbol sin hojas, el edificio sin cimiento, y la sombra sin cuerpo de quien se cause.

PAGE 72. — ó adoban ó entorpecen los entendimientos.

PAGE 73. — hemos menester ahora mas los piés que las manos.

PAGE 98. — Torrelodones : veinte vecinos, cuarenta ladrones.

PAGE 113. — Usavan tambien esta gente de ciertos carateres ó letras con las quales escrivian en sus libros sus cosas antiguas, y sus sciencias, y con ellas, y figuras, y algunas señelas en las figuras entendian sus cosas, y las davan a entender y enseñavan. Hallamosles grande numero de libros destas sus letras, y porque no tenian cosa en que no uviesse superticion y falsedades del demonio, se les quemamos todos, lo qual a maravilla sentian y les dava pena. (*Relacion de las cosas de Yucatan*, en la Biblioteca della Academia Real de la Historia).

PAGE 157. — Y ya en esto se venia á mas andar el alba alegre y risueña : las florecillas de los campos se descollaban y erguian, y los liquidos cristales de los arroyuelos, murmurando por entre blancas y pardas guijas, iban á dar tributo á los rios que los esperaban : la tierra alegre, el cielo claro, el aire limpio, la luz serena, cada uno por sí y todos juntos daban manifiestas señales que el dia que al aurora venia pisando las faldas habia de ser sereno y claro.

PAGE 172. — a tantas luces atento, girasol humano.

II. — LE PORTUGAL ET L'ESPAGNE DU SUD.

PAGE 203. — REPARTIÇÃO DA GUERRA. — Em tempo de paz, todos os varões, grandes ou pequenos, velhos ou novos, são obrigados a vir jogar ao soldado uma vez por semana, na explanada do grande bazar.

Em tempo de guerra é prohibido occuparem-se de fazer listas do exercito. Todos, sem excepção, homens, mulheres e creanças sendo chamados ao servico, não haverá ninguem nas secretarias para pôr a tinta sobre o papel e a areia sobre a tinta. Em lugar d'isto serviram-se da polvora os jovens e os homens ainda vigorosos darão os tiros, as creanças fabricarão os cartuxos, as mulheres terão que coser os fatos e calçado ou então que preparar a comida.

O exercito sera bem sustentado. Aquelle que terá jantado melhor que o exercito, sera immediatamente

incorporado nos batalhões de disciplina; e, se elle fôr muito velho para accender a mecha de um canhão, accendera os cachimbos das guardas e lhes contará historias para os divertir ou pelo menos para os impedir de dormir.

No caso d'uma invasão estrangeira, o que sera inútil no paiz sera destruido em quatro pausas e treiz tempos. E em quanto não ha guerra (tomaramos nos ficar muito tempo esperando-a!), viva o meu bom povo Monomotapan.

REPARTIÇÃO DA MARINHA. — Attendendo que, entre os habitantes de todos os imperios, existe uma classe de cabeças leves que meditam continuamente em agarrar a lua com os dentes e que não sabem em que empregar a sua superabundancia d'actividade; ordeno que sejam embarcados o mais prompto possivel sobre os navios da minha marinha futura, afim que vão procurar fortuna alem dos mares. Aquelle aventureiro que, na sua patria não terá feito senão mal, podera realisar grandes projectos n'essas praias longiquas.

Não possuindo eu costas, nomearei ullteriormente um almirante escolhido entre os meus suissos, e lhe darei por missão o abrir um caminho ao nosso commercio nos quatro cantos do mundo. Não tenho empenho em possuir um grande numero de colonias, mas quero estabelecer por toda parte feitorias; e nao colocarei o estandarte militar dos antigos reis de Sofalá senão nos sitios aond fôr necessario assegurar pela força a protecção nos meus queridos subditos.

Em quanto a navios não quero senão embarcações de commercio. Terei só um navio emcouraçado e um monitor de pequena dimensão para guarnecer o Museo Industrial da minha capital.

Quanto as expedições para a descoberta dos pólos, não darei auctorisação para tomar parte n'ellas que aquelles que forem atacados de febres cerebraes.

REPARTIÇÃO DA JUSTIÇA. — Consi lerando que para pre

ver todos os casos que se podem dar, um código deve ser d'um comprimento interminável; e que mesmo assim ainda estaria longe de ser completo; que não me convem de emprender qualquer cousa d'interminável; que de mais a experiencia que eu adquiri nos paizes civilisados, prova-me que com os códigos aperfeiçoados o mais doctamente, não se cessa de lavrar sentenças niqvas e de julgar tudo mal, decreto :

Artigo Primeiro. — Não houvera nenhum código no imperio de Monomotapa.

Artigo 2. — Fica instituido, em cada prefectura um tribunal de Bom-Senso, composto d'um só juiz responsável das suas sentenças perante todos os meus fieis subditos.

Artigo 3. — Sera abonado como vencimento ao juiz que terá faltado ao bom senso uma tunda proporcionada à tolice que terá commettido.

Artigo 4. — Em lugar d'estabelecer em cada aldeia, ás custas do governo, juizes de paz que mantem a discordia entre os habitantes, o que de mais a mais incommodo que util, os demandistas escolherão elles-mesmos quem melhor lhes agradar para lhes fazer justiça; e ninguém terá direito de se excusar a uma tal missão.

Artigo 5. — Quando ás duas partes não poderem pôr-se d'accordo sobre a escolha d'um arbitrio, serão condenados uma e outra a uma boa e justa sova, e nos negocios civis a somma ou o objecto da revendicação ficará, por esse unico facto pertencendo ao Thesouro publico.

REPARTIÇÃO DOS CULTOS. — Desejando governar uma população moral e de bom senso, estabeleço como religião nacional a religião anabaptista, excluindo todos os outros cultos; mas cada um ficará livre de patricar a religião que lhe convier com tanto que se diga ana-

baptista et que se torne a baptisar quando tiver cometido uma grande falta.

Os padres encarregados do baptismo tomarão a seu cargo e debaixo da sua responsabilidade os delictos ou crimes d'aquelles qu'elles tenham absolvições elles tiverem dado, quanto mais perderão de consideração na hierarchia sacerdotal. O ultimo dos padres, aquelle que tiver dado mais perdões, será o mais pobre e o mais miseravel; andarà coberto de trapos e terá de sustensar-se de raizes. Mas como n'uma igreja ben organizada, o ultimo deve ser o primeiro, esse desgraçado terá o titulo de primaz de Monomatapa. Os padres que não tiverem baptisado nem perdoado a muitos, sahirão de suas casas vestitos de purpura e de ouro.

As questões dogmaticas serão decididas por un conselho composto dos trintas e trez padres mais podres do imperio E'lhes prohibo dar parte a quem quer que seja do rezultado das suas sanctas deliberações.

REPARTIÇÃO DAS OBRAS PUBLICAS. — Uma primeira linha de caminho de ferro sera immediatamente estabelecida no meu imperio, de maneira que communique com a linha portugueza da costa de Mozambique, e que possa conduzir os meus fieis subditos ao mar, se desejarem tomar banhos. As carruagens d'essa linha não se parecerão com as das linhas de França, Navarra, Castilha e Algarves, porque o meu povo não é um povo de selvagens, e que, só os selvagens e que poderam imaginar encarcerar os infelizes viajantes em compartimentos estreitos aonde elles não podem achar nada para satisfazer a fome, a sede, o desejo de tẽr as mãos limpas e todas as outras necessidades que nos impõe a natureza. Havera communicação facultativa da primeira à ultima carruagem do trem, e em cada trem os passageiros terão à sua disposição tudo quanto se pode encontrar n'um hotel bem organizado.

Quando os viajantes tiverem alguma demora de noite

nas estações, encontrarão sofas aonde poderão estenderem-se e dormir à vontade.

Emfim signaes bem claros para toda a gente servirão d'avizo para em devido tempo os passageiros subirem ou descerem das carruagens. Quando o meu povo souber lêr, cartazes bem visiveis nas estações e sobre os wagons impedirão de haver mais enganos.

A sahida de cada estação um empregado dará as informações de que se poderá carecer para cada um se dirigir na localidade e achar aonde se alojar segundo os seus haveres quer seja rico ou pobre.

Os homens que viajarem no interesse publico não terão necessidade de tomar bilhetes. A circulação lhes sera concedida gratuitamente; os accionistas da Companhia lhes pagarão a mais, para as suas pequenas despesas, uma pequena somma fixa segundo os kilometros que tem percorridos. — Os abusos serão denunciados ao nosso Tribunal do Bom-Senso.

Uma bibliotheca publica com annexos contendo museos e laboratorios à disposição de todo aquelle quelá quizer trabalhar à sua vontade, sera immediatamente construida às custas do thezouro publico.

Se depois d'essas grandes obras publicas acabadas, fica ainda algum dinheiro no fundo do meu sacco, sera empregado na construcção d'um palacio real de mil pés quadrados, construido sobre uma plata-forma para a qual se poderá subir por todos lados por mil e duzentos degraos de pedra, de maneira que o patim das cento e quarenta e quatro portas d'esse palacio terá maior elevação que a mais alta pyramida do Egypto. Um elevador sobre rails servira d'ascensor para chegar sem perca de tempo ao gabinete do monarcha, que alias não estará quasi nunca em sua casa.

No caso em que os recursos do Estado não permittam de sa'i-fazer immediatamente os gastos d'esta construcção, o thezouro tomará a seu cargo o aluguel, para o rei, d'uma pequena habitação composta d'um quarto de

cama, d'um quarto para arrecalação e d'uma cozinha, n'um dos bairros da capital. Senão dormira á sombra d'um grande carvalho ou d'un castanheiro.

PAGE. 212. — Que não vé Lisboa, não vé cousa boa.

Page 226. — A lorangeira tem no fruto lindo a côr, que tinha Daphne nos cabellos; os formosos limões, alli cheirando, estão virgineas telas imitando. Abre a romã, mostrando a rubicunda côr, con que tu rubi teu preço perdes. A candida cecem, das matutinas lagrimas rociada, e a mangerona; vem-se as letras nas flores hyacinthinas, tão queridas do filho de Latona. Para julgar difficil cousa fora, no céu vendo, e na terra as mesmas cores, se deva ás flores côr a bella Aurora, ou se lha dão a ella as bellas flores. Pintando estava alli Zephyro, e Flora, as violas, da côr dos amadores; o lirio roxo, a fresca rosa bella, qual reluce nas faces da donzella.

PAGE 233. — E como hia affrontada do caminho, tão formosa no gesto se mostrava, que as estrellas, e o céu, e o ar visinho, e tudo quanto a via, namorava.

PAGE 236. — Medio caminho a noite tinha andado.

... A trombeta, que em paz no pensamento imagem faz de guerra.

PAGE 237.— Escarlata purpurea, côr ardente; o ramoso coral, fino e prezado, que debaixo das aguas molle crece, e como he fóra della se endurece.

— Cabaia de damasco rico, e dino da Tyria côr, entre elles estimada; hum collar ao pescoço, de ouro fino, onde a materia da obra he superada; c'um resplendor reluze adamantino, na cinta, a rica adaga bem lavrada; nas alparcas dos pés, em fin de tudo, co brem ouro, e aljofar ao veludo.

Hum panno de ouro cinge, e na cabeça de preciosas gemmas se adereça.

PAGE 255. — Y para que creais esta verdad, y la toqueis con la mano, aunque parezca que sin ser rogado me convido, si no os enfandais dello, y quereis un breve espacio, prestarme oido atento.....

PAGE 268. — La mejor salsa del mundo es la hambre.

PAGE 274. — Porque á veces lo que es contra el justo, por la misma razon deleita el gusto..... Sustento en fin lo que escribi.

PAGE 287. — Del precio de las mujeres son varios los pareceres. Cada cuál defiende el suyo. Yo que de disputas huyo, que nunca gustosas son, a todos doy la razon, y con todas me contento.

PAGE 291. — Gran reverencia se le debe á un niño. En los principios su salud consiste.

PAGE 293. — ¡ O cuante os lo envidio!

PAGE 294. — La mujer y la tela, no le cates á la candela. — Antes que te cases, mira lo que haces.

— El que está aqui sepultado, porque no logró casarse, murio de pena acabado. Otros murien de acordarse, de que ya los han casado.

— Otros son finos amantes de las que son ignorantes, y que entregáron su pecho sin saber lo que han hecho, que lloran al preguntar ¿Que cosa es enamorar, y donde está el corazon?

PAGE 295. — ¿Qué espera la virtud, ó en que confia?

PAGE 298. — Y no soy tan soberbo ni tan diestro en dar preceptos, ni á advertir enmiendas, que aspire á proceder como maestro.

— Mis intenciones siempre las enderezo á buenos fines, que son de hacer bien á todos, y mal á ninguno.

PAGE 304. — Los barcas pequeñas entre los navios, que llevan de Cádiz a los mares indios las armas de Carlos, su fe y su dominio.

TABLE DES MATIÈRES

L'Espagne du Nord et Madrid

I. — LE DÉPART.

	Pages
Comme quoi les voyageurs qui n'ont pas de mantilles doivent prendre des précautions contre les taureaux	3

II. — LA FRONTIÈRE D'ESPAGNE.

Comment on se comporte à la douane, quand on a peur de la lumière.	7
----------------------------------------------------------------------------	---

III. — SAN-SEBASTIAN.

Ce qui nous fait renoncer à la contemplation de la nature pour aller nous mêler à la danse	12
------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

IV. — SAN-SEBASTIAN.

Où l'on voit qu'en voulant faire de la trigonométrie anthropologique, on est réduit à chercher des informations chez une diseuse de bonne aventure	18
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

V. — PAMPELUNE, ALSASUA, BILBAO.

Les zigzags qu'il nous faut faire pour toucher le pays Basque par les deux bouts	24
--------------------------------------------------------------------------------------------	----

VI. — BILBAO.

Comment nous terminons notre pérégrination sur le territoire Euskarien.	33
---------------------------------------------------------------------------------	----

VII. — BURGOS.

Fabio nous donne la preuve que les conseillers et les conseillés sont parfois tous les deux les payeurs	42
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

VIII. — BURGOS, LA CARTUJA DE MIRAFLORES.

Comment on ouvre les yeux pour admirer la neuvième merveille du monde	50
---------------------------------------------------------------------------------	----

IX. — VALLADOLID.

Nous avons l'honneur de nos asseoir à la table de l'hidalgo Don Quijotte de la Mancha.	59
------------------------------------------------------------------------------------------------	----

X. — SIMANCAS.

Pour avoir voulu découvrir de vieux documents américains dans un vieux fort, nous avons failli nous noyer dans un océan de vieux papiers	75
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

XI. — SUR LA ROUTE DE MADRID.

Don Phisto soutient mordicus que, du moment où nous parlons philosophie, il a droit à une place dans notre compartiment.	83
----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

XII. — SUR LA ROUTE DE MADRID.

Comment, après avoir contemplé la lune toute la nuit, on finit par se trouver au point du jour à la porte du Soleil.	93
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----

XIII. — MADRID.

Où et comment nous dressons notre tente pour un séjour de plusieurs semaines.	100
---------------------------------------------------------------------------------------	-----

XIV. — MADRID.

Comment les gens de clergie ont grand métier de cantonner dans les Musées pour passer souëfment la vie	111
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

XV. — MADRID.

- Est justifié le proverbe suivant lequel il vaut mieux passer son temps à admagier que de le passer à ne rien faire du tout . . . 124

XVI. — MADRID.

- Où l'on voit des savants qui dorment et des aveugles qui disputent des couleurs . . . 131

XVII. — MADRID.

- Où l'on voit comment on se repose à partir du vingt-et-unième jour. 144

XVIII. — MADRID.

- Dans quelles circonstances singulières il m'a été donné d'aller à Tolède avec mon compagnon Suavis. 156

XIX. — MADRID.

- Comment nous avons failli ne pas connaître le dénouement de l'histoire de notre Basquaise 164

XX. — DÉPART DE MADRID.

- Pendant que nous bouclons nos malles, nous entendons traiter des questions d'anthropologie transcendante par un de nos deux emballeurs. 174

Le Portugal et l'Espagne du Sud.

XXI. — SUR LA ROUTE DU PORTUGAL.

	Pages.
Où l'auteur vous afe que terriblement se boule qui cuide qu'avec des pots de vin, le pot de terre peut impunément voyager avec le pot de fer.	185
XXII. — LISBONNE.	
Où l'auteur compare les plus jolies Portu- gaises à l'amante du roi Salomon, et les meilleures institutions politiques à celles du roi Béerséba III	194
XXIII. — LISBONNE.	
Discours sur les épidémies, les tremblements, les rois et les ambassadeurs.	211
XXIV. — CALCILHAS.	
Où Thyrsis nous raconte l'histoire du prince Suleïman et de l'Hâfidat-el-Merid	225
XXV. — BELEM ET CINTRA.	
Dans quel cas, on voit plus loin avec un horizon étroit qu'avec un horizon étendu.	242
XXVI. — EN RENTRANT EN ESPAGNE.	
Un curé qui n'aime pas l'eau m'engage à en- trer dans le Nirvâna, afin de me distraire de l'ennui du trajet	253

XXVII. — SUR LA ROUTE DE L'ANDALOUSIE.

- Comment on arrive à transporter ses idées sur un autre terrain, quand on rencontre sur sa route des ganga et quelques martins-pêcheurs 263

XXVIII. — CORDOUE.

- En méditant sur la fragilité des choses humaines, nous arrivons à émettre des doutes sur la véracité de l'histoire. 271

XXIX. — CORDOUE A CADIX.

- Où l'on traite trop brièvement d'un sujet sur lequel on ne saurait trop s'étendre. 284

XXX. — CADIX

- Ce n'est pas seulement en regardant la colonne Vendôme qu'on est fier d'être Français. 301

XXXI. — SÉVILLE.

- Ce qui arrive quand on oublie qu'il faut aller à Barcelone, et non à Séville, pour voir de belles Andalouses au teint bruni. 313

XXXII. — GRENADE.

- Où nous retrouvons Don Phisto qui offre une soirée dansante au clair de la lune, en l'honneur d'Adam et Ève, au palais de l'Alhambra. 326

XXXIII. — GRENADE.

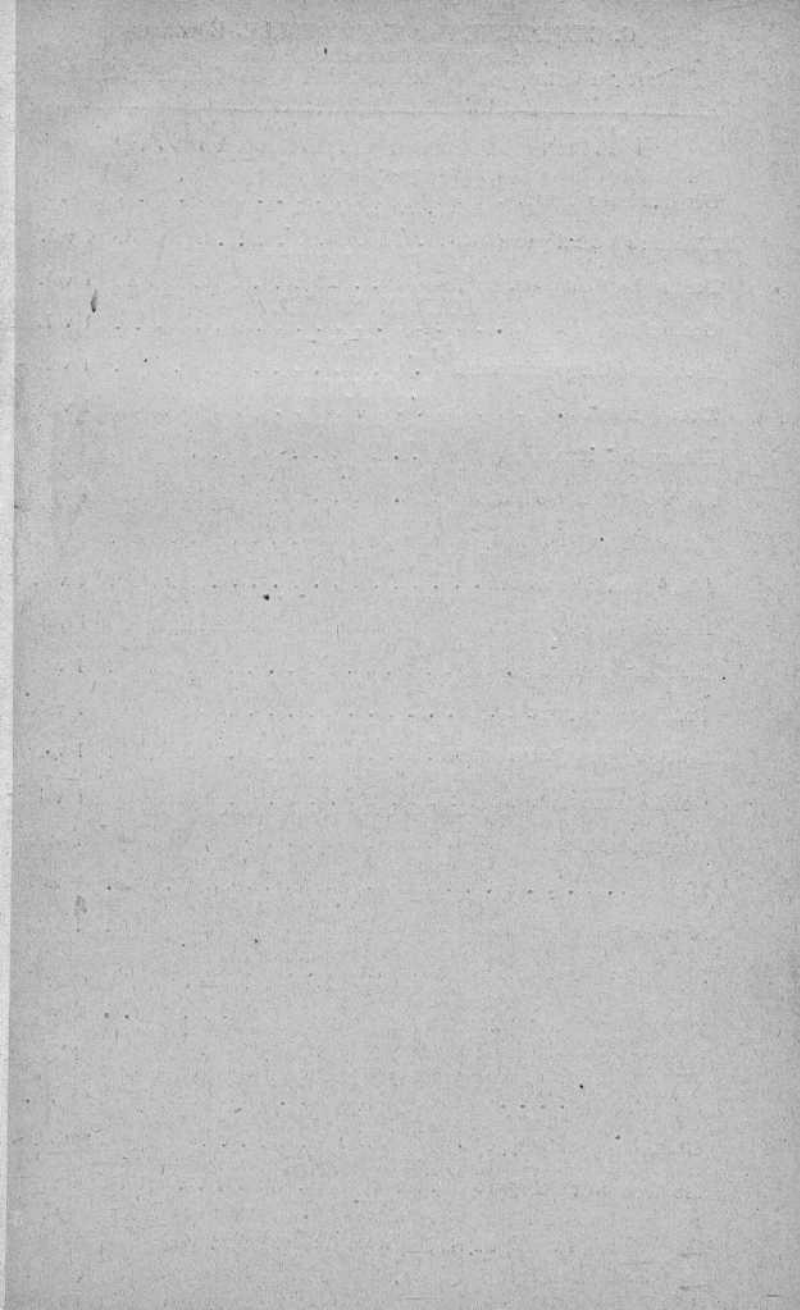
- Comment on nous raconte une curieuse histoire sur l'apparition des Gitanos à l'époque du Paradis Terrestre. 338

ÉPILOGUE.

- A la place d'un chapitre que l'auteur n'a pas

eu le temps de composer et où d'ailleurs il n'aurait pas eu grand'chose à dire . . .	331
—	
<i>Notes justificatives</i>	335

FIN

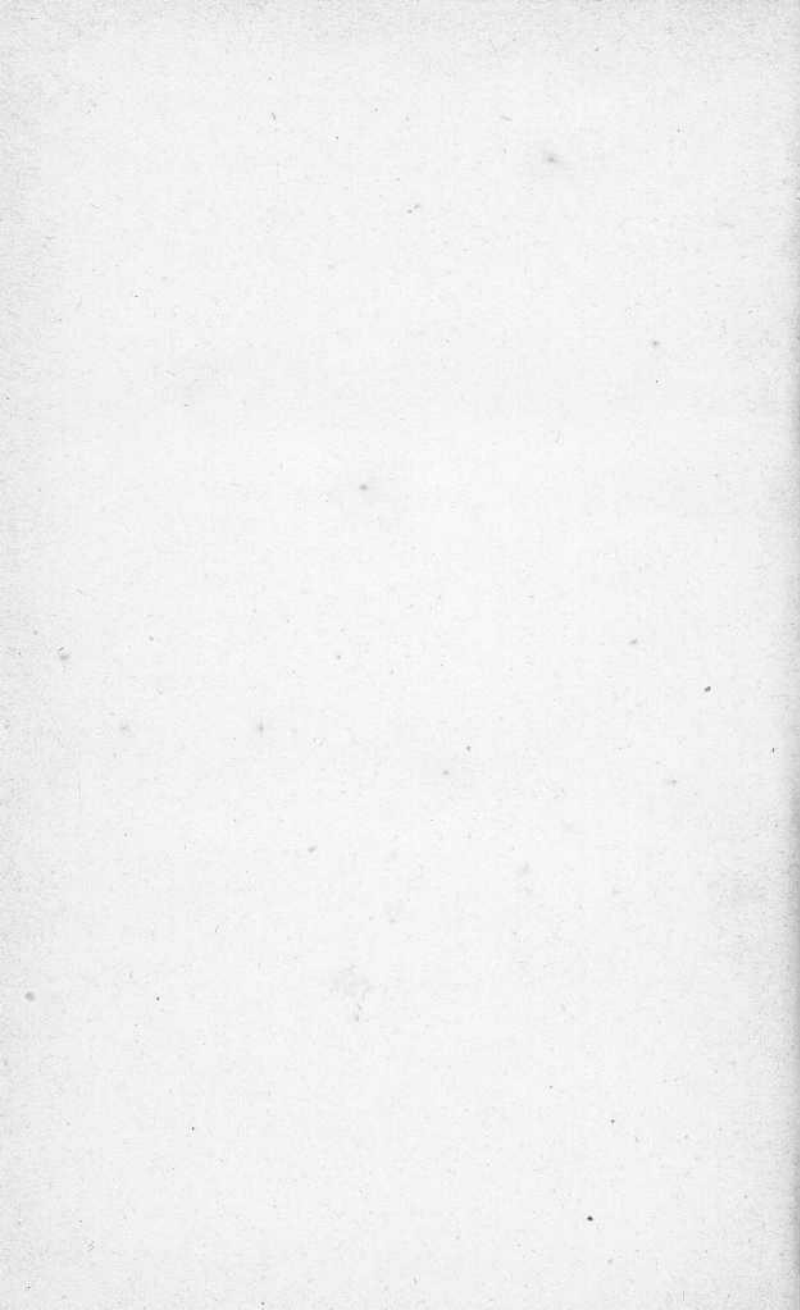


DERNIÈRES PUBLICATIONS

Un Homme libre.	MAURICE BARRÈS	1 vol.
L'Année politique (1893).	ANDRÉ DANIEL	1 vol.
Paris (La Malmaison, Le Bourget).	ALFRED DUQUET	1 vol.
Gomiche.	LUCIEN DONEL	1 vol.
La Comédie parisienne	J.-L. FORAIN	1 vol.
Don Ignacio.	A. GALICE	1 vol.
L'Année littéraire (1893).	PAUL GINISTY	1 vol.
La Vocation de Lolo	PAUL GUIRAUD	1 vol.
La Guimard (Les Actrices du XVIII ^e siècle).	EDMOND DE GONCOURT	1 vol.
L'Atelier Chantorel	FRANTZ JOURDAIN	1 vol.
Histoire du 4 ^e Fauteuil de l'Académie française.	ARSENE HOUSSAYE	1 vol.
Un Cent-Garde	G. MACE	1 vol.
Les Malfaisants.	MARCEL L'HEUREUX	1 vol.
Le Serment d'une mère	A. MATTHEY	1 vol.
Demi-Castors.	OSCAR MÉTÉNIER	1 vol.
Naples contemporaine.	MARCELLIN PELLET	1 vol.
L'Obex.	FRANÇOIS DE NION	1 vol.
Musée de Béguines	GEORGES RODENBACH	1 vol.
Multiple Vie.	JEAN REVEL	1 vol.
Mes Paradis	JEAN RICHEPIN	1 vol.
Les Ingénues de Paris	AURÉLIEN SCHOLL	1 vol.
La Kosake.	ARMAND SILVESTRE	1 vol.
Combat constitutionnel.	J.-J. WEISS	1 vol.
Le Docteur Pascal.	ÉMILE ZOLA	1 vol.

ENVOI FRANCO PAR POSTE CONTRE MANDAT

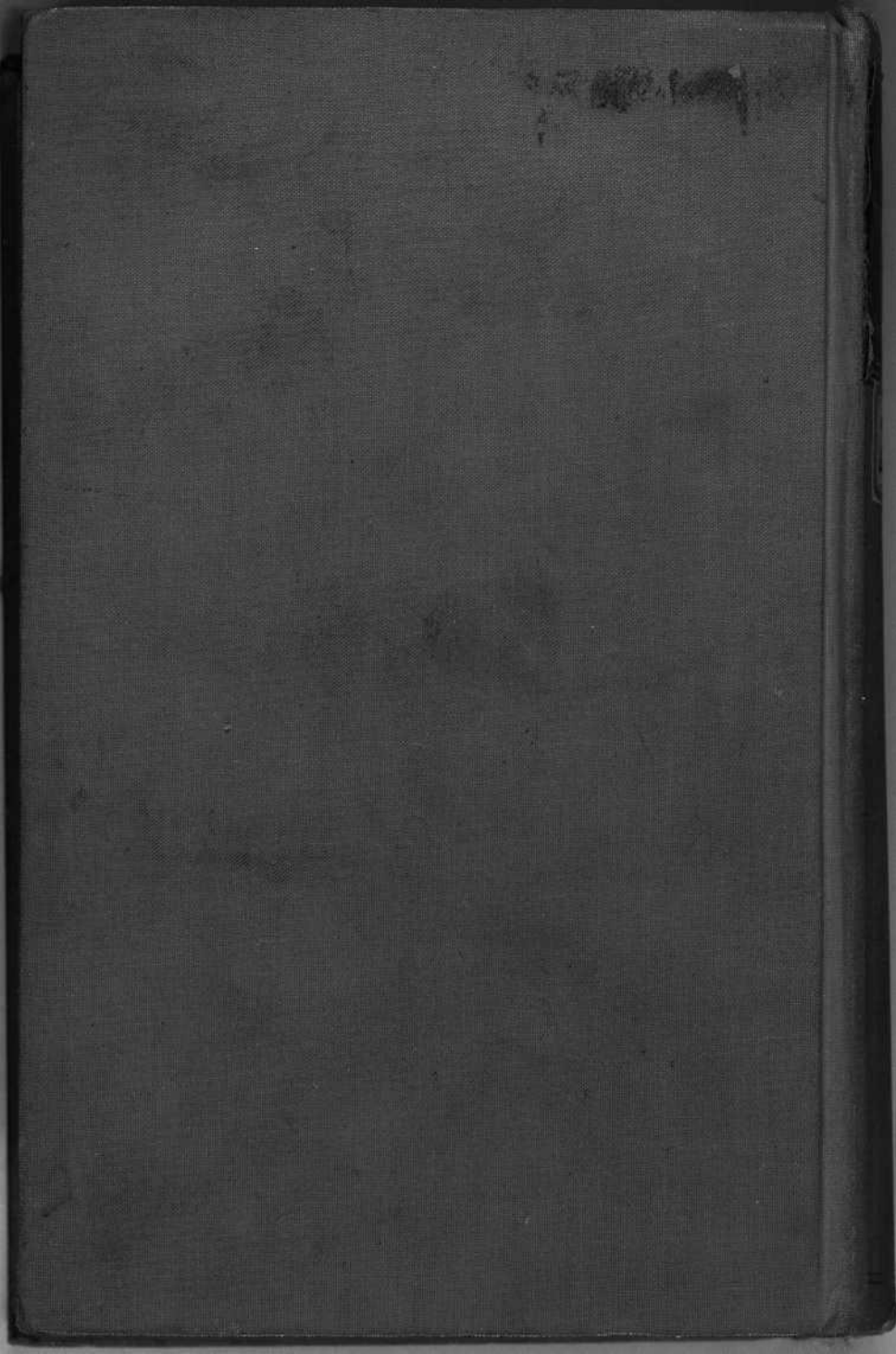
16560. — Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.



MARQUES DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOTECA

Número. <u>268</u>	Precio de la obra	Pesetas
Estante . <u>1</u>	Precio de adquisición..
Tabla... <u>6</u>	Valoración actual.
Número de tomos.		



L. DE ROSNY

—
TAUREAUX

ET

MANTILLAS

268.

